LES
CARACTÈRES,

Par Madame DE PUISIEUX.

PREMIÈRE PARTIE,

Augmentée d'une Table des Matières.

A LONDRES.

M. DCC. LV.

BRITISH MUSEUM

ÉPITRE.

J'Ai dit dans mes conſeils que je ne connoiſſois point de Femmes qui méritât des hommages de ma part ; je me ſuis trompée : je conſacre cet Ouvrage à la premiére des Femmes, par ſon rang & par ſes vertus.

LES
CARACTÈRES.

QUE me demandez-vous, Monſieur? des préceptes pour Monſieur votre fils? il y en a tant; on a tant écrit pour les jeunes gens; ils ſont ſi bien élevés à préſent; on leur inſpire de ſi bonne heure des ſentimens d'honneur; ils ſont ſi inſtruits des devoirs de la Société, & de ceux de leur état, que ce ſeroit peine perdue que de leur dicter de nouvelles leçons; & puis quand Monſieur votre fils ne ſeroit pas auſſi parfait que les autres, que lui diriez-

vous? De me lire? il n'en feroit rien, perſuadé qu'il en ſait plus qu'il ne lui en faut; car certainement il eſt ſorti du Collége bien convaincu, que hors faire des entrechats, & jouer du violon, on ne peut plus lui rien apprendre.

Si cependant vous exigez encore que j'écrive, c'eſt à vous que je m'adreſſerai; je jetterai mes penſées ſur le papier, tout comme elles me viendront, & vous en ferez l'uſage qu'il vous plaira. Monſieur votre fils eſt trop jeune pour écouter patienment une femme, & j'ai le ton trop triſte pour ſon âge. Je vais donc vous dire bonnement à vous-même ce que je penſe ſur beaucoup de choſes, qui ne pouvoient être dites dans mes conſeils à une amie, & ſur quelques autres qui y ſeroient bien mieux à leur place qu'ici, c'eſt-à-dire,

que ce petit Ouvrage aura tous les défauts du précédent, & peut-être d'autres encore. Je ne ſuis pas moins entêtée cette fois-ci que l'autre. On me fait des obſervations que j'écoute d'autant plus patienment, qu'elles ne m'ont jamais impoſé la loi d'y ſatisfaire. On me dit : *Voilà qui eſt mal ;* j'en conviens ; & tout reſte comme il eſt, de peur de faire pis. Vous ne manquerez pas de remarquer que tant d'opiniâtreté ne convient guères à une femme qui prêche par-tout la docilité. Votre réflexion ſera juſte, & la mienne auſſi ; c'eſt qu'il n'appartient pas à tout le monde d'être ce qu'on paroit, & qu'il y a des perſonnages plus graves que moi qui s'en diſpenſent bien. Voici donc encore des négligences, des contradictions & des redites. Faites-moi toujours la grace de les remarquer, cela pourra ſervir à

d'autres. M. D.... me menace de me priver de ſes conſeils, je ne ſais quelle eſt ſa bizarrerie; car je les écoute avec toute l'attention qu'ils méritent; & pourvu que je n'efface point, je ſuis toujours de ſon avis.

N'attendez donc point ici un ordre admirable; je n'en ai jamais mis à rien: l'eſprit d'arrangement ne me domine pas encore. Je fais des dettes, & je ne mets à mes Ouvrages ni commencement, ni milieu, ni fin. C'eſt ainſi que cela eſt, c'eſt ainſi que cela reſtera. Il faut ou ne me point lire, ou en paſſer par-là: en revenche, critiquez tout à votre aiſe; d'autres critiques viendront après vous, qui ne vaudront pas mieux, & d'autres encore qui ne vous vaudront pas. Quand on a entendu Madame de..... qui n'a jamais rien lu, s'écrier:

Des Maximes encore ! & tout le monde en fait, en ſait faire; n'a-t'on pas droit de tout dire ?

Si je ne me trompe, Monſieur votre fils a douze ans ; à quoi le deſtinez-vous ? Si c'eſt au Service, retirez-le promptement du Collége, il n'y a plus que faire ; le tems qu'il y paſſeroit encore, ſeroit perdu pour ſon avancement. Ce ne ſont plus les leçons d'un Précepteur qu'il lui faut, ce ſont vos conſeils, c'eſt de vous qu'il a beſoin. Si votre fils étoit un grand Seigneur, je vous dirois, donnez-lui pour Gouverneur un Gentilhomme dont les mœurs & le ſavoir vous ſoient connus. J'admire en tout le bon ſens des Allemands ; mais principalement dans l'habitude qu'ils ont de confier l'éducation de leurs enfans à des hommes de la

premiére condition, qui peuvent être les amis de leurs Eléves, & qui ne différent d'eux que par le défaut de fortune. Ici, un jeune homme s'accoutume à regarder ſon Gouverneur comme un domeſtique gagé par ſes parens pour le déſoler; il le prend en averſion; il s'en cache, pour s'ouvrir tout entier à un laquais, à moins que le Gouverneur ne prévienne cette rivalité en gagnant l'amitié de ſon Eléve par de viles complaiſances; ce qui n'arrive que trop ſouvent, & ce qui eſt bien le plus grand malheur qui puiſſe arriver. Je pourrois vous citer ici un nombre infini de mauvaiſes éducations; mais ce n'eſt point une ſatire que je fais, & les mauvais exemples ſont plus faciles à rencontrer que les moyens de n'en pas augmenter le nombre.

Il faudroit commencer par étudier les panchans, les gouts, les paſſions de votre fils; ſes panchans, pour les diriger; ſes paſſions pour les modérer; ſes gouts, pour les épurer; ſes vices, pour l'en corriger; ſes qualités, pour les faire valoir; & ſes défauts, pour les lui faire remarquer : mais cela ſuppoſe une grande connoiſſance de ſon caractère; & comment apprendre à connoître un jeune homme, quand on le tient perpétuellement loin de ſoi, ou quand on uſe avec lui de tant de ſévérité, qu'il n'oſe ſe montrer tel qu'il eſt? Il faut donc y renoncer, ou avoir ſes enfans ſous ſes yeux, & ne rien épargner pour devenir leur ami. Il y a tant de moyens excellens de faire gouter le bien aux jeunes gens, que je ſerai toujours étonnée qu'on n'emploie que celui qui les y contraint, qui ne le leur fait point

aimer, & qui leur rend leurs Maîtres odieux; je veux dire les châtimens. L'éducation libérale les proſcrit preſque entiérement. Malheur aux peres dont les enfans ne ſont pas plus ſenſibles à leurs careſſes, ou à leur mauvaiſe humeur, qu'aux recompenſes & aux châtimens.

Paſſé douze ans, les jeunes gens perdent donc leur tems aux Colléges, quand ils ſont deſtinés à des occupations & des emplois, où on s'avance moins par le mérite que par les années. Ils ſe perfectionnent dans une Langue qui ne leur ſert à rien, & ils y prennent des principes de Religion dont il ne leur reſte pas le moindre veſtige à dix-huit ans. A vingt-cinq ans tout eſt effacé. S'il étoit eſſentiel à un Officier de ſavoir des Langues, ce ne ſeroit pas les

Langues mortes. Il eſt ſi important d'entrer de bonne heure au Service, & l'on a tant de tems à ſoi, quand on y eſt entré, que perſonne ne devroit être plus ignorant qu'un jeune Officier, ni plus inſtruit qu'un Officier qui a du ſervice.

Rappellez votre fils auprès de vous, toutes les fois que ſon devoir ne le retiendra pas ailleurs. S'il a des diſpoſitions pour les Sciences, ſur-tout pour celles qui ont rapport à ſon état, cultivez-les avec ſoin. C'eſt un grand bonheur pour un jeune homme de qualité d'être propre à quelque choſe. Cela l'approchera des Grands, qui ſont preſque tous ignorans, & qui n'ont d'autres moyens de ne le point paroître, que d'avoir auprès d'eux des gens qui ne le ſoient pas. D'ailleurs, le tems qu'un jeune homme paſſe à l'étude, eſt un

tems dérobé à ſes paſſions en faveur de ſa ſanté. Aquerir des connoiſſances, c'eſt avancer vers l'avenir; c'eſt prévenir l'âge où l'on ſe dégoute des choſes qui ne rempliſſent point le cœur, & qui n'ornent pas l'eſprit.

Défaites-le de la ſotte vanité d'être admis dans des ſociétés dont on ne pourroit refuſer l'entrée à ſon nom, mais où il ne faut ſe préſenter qu'avec des connoiſſances aquiſes. Si les talens ſupérieurs y brillent avec éclat, le défaut de capacité s'y remarque encore davantage. Un Savant eſt moins à ſa place dans une Academie, qu'un ignorant n'y eſt déplacé. On n'ignore pas que M. de.... eſt d'une haute naiſſance; mais ce que l'on ſait encore mieux, c'eſt que ſa femme lui fait entendre tous les jours qu'il eſt d'un eſprit très-borné;

on l'ignoreroit, peut-être, s'il n'avoit mis les Savans & les Gens de Lettres à portée de juger de lui comme ſa femme. Il eſt bien humiliant de n'être le premier d'une Académie, que par ſa naiſſance.

Laiſſez-le avec les préceptes de Religion qu'on lui aura donnés. Si par hazard il les conſerve, tant mieux pour ſon ſalut, tant pis pour ſon avancement & pour ſon eſprit; on ne fait ſon chemin dans le monde que par des voies que la Religion ne permet guères de ſuivre; cependant il faut faire ſon chemin.

Il ſeroit à propos, avant que de ſe jetter dans le ſervice, de ſonder ſes diſpoſitions pour un état, & de preſſentir ſi vos idées ne ſont pas contraires à ſes panchans. Cette étude eſt pénible, & finit quelquefois par une découverte

bien mortifiante; c'eſt qu'un enfant eſt né ſans aucun gout décidé, & qu'il ne ſera jamais bon à rien. S'il arrivoit qu'il fût ſtupide, il y auroit encore de la reſſource. Les ſtupides ſont ordinairement ou fort dévots, ou fort braves; & l'on connoit aſſez les états pour leſquels on eſt décidé par ces qualités.

S'il avoit du panchant à l'avarice, il faudroit lui peindre les avares comme des gens mépriſables, odieux, ennemis des plaiſirs, pernicieux dans la ſociété, incapables de bons procédés; & peut-être ſur ce portrait ne voudroit-il plus leur reſſembler; mais malheureuſement on eſt avare ſans s'en appercevoir.

L'avarice ne ſe corrige guères, & le courage ne ſe donne point. Le pere de M. de.... étoit un brave homme; il dit de

de bonne heure à ſon fils qu'il falloit l'être. Cependant on ſait la patience qu'il montra dans des occaſions où il eſt bien permis d'être moins Philoſophe ; & la frayeur qu'il eut dans une affaire, dont on lui auroit aiſément pardonné de ne pas connoître tout le danger. Si votre fils eſt né ſans courage, il en montrera peut-être ; mais il n'en aura jamais. Je vous conſeillerois donc de lui choiſir un état où l'on pût être lâche ſans conſéquence. Il eſt bon d'être à l'abri des mauvaiſes découvertes, & la Robe, & le petit Collet en épargnent tous les jours. Combien de gens ſous un rochet ou ſur les fleurs de lis, qui ignorent eux-mêmes qu'ils auroient fui à la journée de Lawfelt ; mais en revenche, combien d'Officiers ignorans, qui préſument aſſez de leurs lumiéres & de leur équité, pour prononcer qu'ils

auroient bien jugé dans telle & telle cauſe délicate!

Guériſſez-le du ridicule de l'importance. Il eſt Gentilhomme, c'eſt tout ce qu'il faut pour s'avancer. S'il alloit ſe faire un mérite d'être riche, citez-lui la multitude des ſots qui ſont plus riches que lui. Qu'il ſache de bonne heure qu'il ne vous doit la naiſſance que par un effet du hazard, & pour vous reſſembler; & que vous ne lui laiſſez de grands biens que pour en jouir & faire des heureux. Qu'il n'oublie jamais qu'il ne faut ni ſe prévaloir de ſa richeſſe, ni s'enorgueillir de ſes titres, & que la nobleſſe des procédés eſt la vraie nobleſſe d'un galant homme.

Les jeunes gens de qualité prennent une ſorte de mépris pour ceux qui n'ont

point de naiſſance; il eſt évident que ce défaut ne vient pas de leur fonds : les enfans, plus raiſonnables en cela que leurs parens, ne voient dans ceux qui les approchent, que leurs qualités perſonnelles; mais on ne leur laiſſe pas long-tems cette équité naturelle; on ne ceſſe de leur dire : *Cet homme n'a point de naiſſance, il ne vous convient pas;* & bientôt ils tiennent au-deſſous d'eux des gens qui leur ſont fort ſupérieurs en mérite, & commencent à voir mauvaiſe compagnie, je veux dire, des gens de même état qu'eux & auſſi vains. Accoutumez votre fils à ne mépriſer perſonne, pas même ſes domeſtiques, ſi vous ne voulez pas qu'il les traite durement.

Tirer ſur la naiſſance des gens, c'eſt n'en avoir point de mal à dire; & par

la raiſon des contraires, ſe jetter ſur la naiſſance des gens, c'eſt n'en avoir pas de bien à dire. La médiſance qui n'attaque que ce côté, tourne à l'avantage de celui dont on médit; & la flatterie qui ne ſe prend qu'à cette branche, tourne au deſavantage de celui qu'on loue; avec cette différence que la naiſſance eſt la derniére choſe dont on parle, quand on en a d'autres à blâmer; & que c'eſt la premiére qu'on loue, ſoit qu'on ait ou qu'on n'ait rien autre choſe à louer. Lors donc que j'entens dire de quelqu'un, que c'eſt un homme de rien tout ſimplement, ou d'un autre que c'eſt le fils du fameux Maréchal de.... j'ajoute que l'un eſt au-deſſus de l'envie, & l'autre au-deſſous de ſon pere.

La fierté dans les perſonnes d'un rang élevé, les rend inacceſſibles. C'eſt une

habitude qui prépare un long ennui, que celle de ne regarder jamais au deſſus de ſoi. Tous les Grands l'ont, il n'y a que du plus ou du moins. Comme on ne les approche point, ils ne voient ſouvent que les plaiſirs des autres. Ils devroient pour en gouter, deſcendre au niveau de ceux qui ne peuvent les atteindre ; mais cet effort ſurpaſſe leur courage. Le moyen de vaincre cent préjugés qui s'y oppoſent, la différence de la naiſſance, du rang, des dignités, de la fortune. Les perſonnes d'un état ſubalterne ont l'avantage de rencontrer des égaux ſans s'abaiſſer. Cependant j'aimerois mieux dans mes fils une fierté qui les ſéparât de la foule, qu'une condeſcendance qui les confondît avec tout le monde. Je ne les reprendrai jamais de ce défaut, ſi c'en eſt un. La fierté eſt la marque du courage.

Qu'ils ſoient donc fiers, ſur-tout s'ils n'ont pas ces qualités éminentes qui tirent les hommes du pair ſans qu'ils s'en mêlent. On penſe que les perſonnes fiéres ſont mépriſantes, & l'on a raiſon, pour peu que leur fierté ſoit mal entendue. Celles qui ont le ſens commun ne mépriſent que ce qui eſt mépriſable. Les jeunes gens qui ſont fiers ne font point de choix qui les deshonorent. Voilà à quoi ſert la fierté; elle a encore d'autres uſages qu'il eſt utile de détailler.

Ce n'eſt pas aſſez d'oſer faire une belle action, il faut qu'elle paroiſſe. Les jeunes gens ſur-tout doivent faire valoir ce qu'ils font de bien, ne fût-ce que pour commencer leur réputation: d'ailleurs on tire des indices des actions de la jeuneſſe; elles annoncent le caractère & les mœurs à venir.

Chanceler, c'eſt ſe méfier de ſoi. Il faut marcher ferme tant que l'on peut. Si l'aſſurance marque de l'amour-propre pour quelques gens, il y en a bien davantage qui la prennent pour du mérite ; elle fait valoir les avantages que l'on a, & ſuppoſer ceux qui nous manquent.

Il faudroit tâcher de ne voir d'habitude que les perſonnes dont on n'eſt vraiment eſtimé. Les autres ne nous environnent que pour obſerver nos défauts, & les publier. Qu'on eſt malheureux d'être expoſé au grand jour, quand on ne peut le ſoutenir! Il y a des femmes qui ont la politique de tenir toujours leurs rideaux fermés ; & que certains hommes en place feroient bien d'imiter ; mais peut-être cela ne dépend-il pas d'eux : il faut qu'ils ſe

montrent, & qu'on les voie tels qu'ils ſont. Quel inconvénient!

La façon d'obliger eſt un des grands traits qui peignent le caractère. L'activité à rendre ſervice prouve de la généroſité; le ſilence ſur les ſervices rendus, de la grandeur d'ame. On perd le mérite d'une bonne action en la publiant; il y a même des cas où l'indiſcrétion fait plus de mal que le ſervice n'a fait de bien.

Un homme ne plait guères le lendemain, quand il n'a pas plu le premier jour. On s'accoutume à ne rien ſentir pour un objet, & l'indifférence devient habituelle. On ſera, ſi l'on veut, touché de reconnoiſſance; on en prendra les mouvemens pour de l'amour; mais il vient un moment qui détrompe; c'eſt

celui où l'on rencontre la perſonne que l'on doit aimer, & qui plait dès le premier jour. L'amour ne tient à aucun autre ſentiment : quand il s'en joint à lui, ce ſont d'autres cauſes qui les produiſent. L'amour eſt ſeul, il eſt particulier.

L'excès de mérite garantit des rivaux. On n'envie que juſqu'à un certain point. La ſupériorité force la médiſance & la calomnie au ſilence. Quand une femme eſt parfaitement belle, les autres n'ont pas le courage d'en diſconvenir ; mais tant qu'il reſte quelque choſe à faire à la nature ou à la fortune, l'envie trouve dequoi ſe conſoler.

On ne ſe fait point aimer des gens malgré qu'ils en aient. Pourquoi donc leur ſavoir mauvais gré de leur inſen-

ſibilité? On n'en eſt pas moins aimable, parce qu'il y a un homme à qui l'on n'a pas plu. Le ſeul moyen de ſe venger de l'indifférence, c'eſt de ne point s'en appercevoir. Ayez toujours mauvaiſe opinion de celles qui ſe piqueront de votre indifférence, & qui feront des pas pour en triompher. Puniſſez ce défaut de cœur en redoublant de froideur. C'eſt une conquête peu flatteuſe pour un honnête homme que celle qui s'offre : la plus belle eſt à mon ſens, celle qui coute; & la plus difficile à conſerver, celle qui n'a rien couté. Rien n'eſt ſi facile que de prendre du gout pour de l'amour. Les femmes s'y trompent & ſe deſabuſent à tous momens. Les paſſions durent long-tems; les fantaiſies n'ont qu'un jour. Je ne conſeillerai point là-deſſus. Je n'ai point eu de fantaiſies, & les paſſions donnent

du chagrin; mais une choſe ſur laquelle je ne me tromperai jamais, c'eſt ſur la nature de mes ſentimens & de ceux des autres.

Diſconvenir de ſon choix, c'eſt en rougir. Les femmes ne craignent pas d'être ſoupçonnées de pluſieurs Amans, & elles ne voudroient pas en avouer un. Il eſt pourtant moins indécent de montrer ſon attachement pour un homme aimable, que de paſſer pour en favoriſer pluſieurs & de fort ordinaires: les hommes n'ont pas coutume de garder tant de ménagement. Ils laiſſent croire qu'ils ſont aimés, pour peu qu'une femme en vaille la peine; ils aident même à la perſuaſion, en devenant indiſcrets, quand c'eſt le ſeul moyen de réuſſir. C'eſt pourtant l'ingratitude la plus noire, que de ternir

la réputation d'une femme qui a osé l'exposer pour rendre un homme heureux. Convenez de la tendresse que vous avez; mais ne faites pas soupçonner le retour. La constance est la seule indiscrétion qui soit excusable. Une femme bien née ne devroit non plus pardonner l'indiscrétion que l'infidélité. Si l'une blesse la délicatesse, l'autre blesse l'amour-propre. Je ne vois qu'une femme, qui a eu plusieurs Amans, avec laquelle les derniers soient dispensés du silence. La discrétion ne regarde que le premier; ils parlent pourtant presque tous : à qui la faute? Il y a telles femmes avec qui les hommes feroient bien de prendre date.

Rien ne flatte tant que les préférences. C'est un moment bien doux pour l'amour-propre que celui de la distinc-

tion. Auſſi rien n'eſt-il ſi choquant que le pis-aller. Les hommes le ſont de la plupart des femmes. Ils rougiroient d'avoir été acceptés, s'ils ſavoient le motif qui a déterminé pour eux. Combien d'hommes trompés? Combien de femmes qui font ſonner leur fidélité bien haut, & qui ſeroient fort embarraſſées s'il falloit y manquer?

Les hommes regardent les femmes avec une indulgence très-néceſſaire à la ſatisfaction des uns & des autres; ſans cela, que deviendroient-elles, & eux auſſi? Le ſang à Paris eſt laid; les femmes cependant y ſont coquettes & galantes. Je le leur paſſe; mais non pas de ſe déteſter entre elles, comme elles font toutes; & d'être jalouſes du moindre avantage. Je vais rapporter un trait qui m'eſt arrivé: il m'étonna d'abord; mais

il me réjouit beaucoup par réflexion. Je me trouvai dans un cercle où il y avoit pluſieurs femmes; on me pria de jouer du clavecin, j'en jouai. Les hommes entourerent ma chaiſe, & me donnerent des louanges à proportion que je leur plaiſois. Les femmes me dirent que je jouois joliment, ſans m'écouter, & me demanderent des piéces fort difficiles que j'exécutai mal, & qu'elles applaudirent beaucoup. Enfin, quelqu'un s'aviſa de dire que je deſſinois; on me demanda qui j'avois pour Maître, & je tirai de ma poche un portrait qui faiſoit voir que j'avois un habile homme. Ce portrait étoit le mien. Madame la Marquiſe de *** dit qu'il y avoit quelque choſe. Madame de R*** dit qu'il ne me reſſembloit point; & Madame d'Or*** s'écria d'un ton impatient: He, mon Dieu, ſi! il reſſemble; eſt-ce que vous

ne voyez pas que c'eſt le front de Madame.....? Or c'eſt peut-être la partie de mon viſage ſur laquelle on puiſſe trouver le plus à redire. J'avoue qu'en femme de quarante-cinq ans, comme Madame d'Or ***, je l'aurois trouvé trop grand ou pas aſſez bien fait. La remarque étoit juſte, & de ſon âge; mais la mienne l'eſt auſſi. C'eſt que les femmes ne ſont bonnes que pour une choſe, & ce n'eſt pas pour vivre en ſociété. Elles feront donc bien de ne ſe voir qu'aux Spectacles & au jeu. C'eſt encore un avis que j'avois à leur donner.

Il y a une femme qui ne m'a jamais pardonné de lui avoir dit qu'elle étoit de la même année que le Roi.

Les hommes ont un grand avantage ſur nous; c'eſt d'être loués de leurs

ſemblables, quand ils le méritent : au lieu qu'il n'y a que les hommes qui nous accordent les qualités que nous avons en effet. C'eſt notre coutume de nous conſoler des injuſtices de notre ſexe, par l'admiration & par l'eſtime de l'autre. Je connois une fort jolie perſonne qui diſoit quand elle entendoit médire de ſa figure : *Pour me venger, je ferai demain un infidéle.* Cette vengeance lui a réuſſi tant de fois, que les femmes ſont enfin convenu qu'elle étoit aimable ; mais non pas qu'elle fût ſage. Leur médiſance n'a fait que changer d'objet.

Il ne faut altérer en rien la vérité ; elle eſt ſi belle ! On fait ſi bien de l'aimer toute pure ! Celui qui ment, devroit être condamné à vivre ſeul. Il y a trois choſes que la Ducheſſe de..... recommandoit au Gouverneur de ſon fils : Mon-

Monſieur, lui diſoit-elle, que mon fils ne mente jamais, qu'il n'injurie perſonne, & qu'il ne faſſe point de méchancetés noires.

Les Italiens ont le défaut de tout exagérer. Gardez-vous-en, ſur-tout dans les louanges. Une choſe ſurfaite eſt preſque effacée. Celui qui loue avec excès, marque peu de diſcernement, & rend un mauvais ſervice à celui dont il parle, en le faiſant valoir plus qu'il ne vaut. Meſurez vos éloges, & laiſſez à celui qui vient après vous, quelque bien à dire de ce que vous eſtimez. Celui qui loue trop, ſe moque de lui-même ou des autres. J'invite Monſieur l'Abbé de*** à bien peſer cette maxime, & à ceſſer de dire aux gens des choſes flatteuſes qu'il ne croit pas, & qu'il ne leur fait point croire.

On change d'objet, mais la paſſion eſt la même. On meurt avec elle. Un Comédien promet au Confeſſeur dans une grande maladie, qu'il ne remontera pas; ſe porte-t'il bien? il joue la Comédie. Il y a donc de la fauſſeté ou de la témérité de promettre des choſes contraires à ſon panchant. La frayeur de la mort nous arrache à tout, & la ſanté nous rend nos gouts & nos ſens à ſatisfaire.

La pénétration eſt la meſure de l'eſprit; c'eſt elle qu'il faudroit mettre à l'épreuve pour juger sûrement du mérite d'un homme. Il y a des gens qui parlent peu, & qu'on prendroit pour des ſtupides; mais ils ont le coup d'œil prompt; ils devinent juſte; ils forment des conjectures de la derniére fineſſe; ils pénétrent les caractères; ils ne ſe

trompent point ſur le tour qu'une affaire doit prendre; ils débrouillent ſans peine les plus épineuſes. Ce n'eſt point à l'expérience qu'on doit la pénétration: voilà ce à quoi l'on ne penſe pas aſſez, quand on accorde l'une de ces qualités à un homme qui n'a que l'autre. Quand on n'a point de pénétration à quinze ans, on n'en a pas à ſoixante. Qu'eſt-ce donc que la pénétration? C'eſt l'œil de l'eſprit: l'eſprit peut bien aller ſans elle; mais elle ne va point ſans l'eſprit.

N'attendez pas que le bonheur vous abandonne. Il faut prévenir, s'il ſe peut, les diſgraces en s'y préparant avec fermeté. Les perſonnes qui dépendent des protecteurs, doivent avoir le preſſentiment auſſi délicat que les Amans; & juger de loin, quand leur regne eſt paſſé. Il eſt facile de s'appercevoir qu'on ne

continue pas de plaire. Les yeux de la bienveillance ſont toujours rians. Une femme ne regarde pas ſon Amant comme un autre ; & le favori à qui ſon maître parle ſérieuſement, doit dire comme le Marquis de.... *Je ſuis perdu ! le Prince ne m'a pas demandé des nouvelles de ma femme, & n'a point careſſé ma levrette.*

L'exemple d'autrui corrige rarement. Le malheur qui ſuit les imprudences, n'intimide que quand il eſt perſonnel. Une heureuſe extravagance ſemble nous répondre du ſuccès de toutes les autres. S'il arrive qu'on ſe compare à ceux qui ont échoué, plutôt que de ne pas rencontrer entre eux & nous quelque différence eſſentielle qui nous raſſure, nous en imaginons de chimériques, nous continuons la même con-

duite, ou nous en changeons, ſelon que nous avons des paſſions plus ou moins fortes à ſacrifier.

Un homme à projets, qui a trop de fortune ou qui n'a rien à perdre, fait bien d'en inventer tous les jours. Manquent-ils? on n'attend pas après leur ſuccès, quand on eſt riche; & on n'en eſt pas plus pauvre, quand on n'a rien. S'ils réuſſiſſent, tant mieux dans l'un & dans l'autre cas. Quant à ceux dont la fortune eſt bornée, ils feroient mieux de s'en tenir à ce qu'ils ont. On va de ſiſtême en ſiſtême, ſans en rencontrer un bon, & l'on perd le peu qu'on a à en pourſuivre de mauvais. Les projets ont cependant un avantage; c'eſt d'amuſer dans les revers. Je connois un homme, qui ayant perdu tout ſon argent au jeu, & ne ſachant plus où

donner de la tête, ſe mit à rêver un projet, paſſa vingt-quatre heures ſans manger, jetta quelques extravagances ſur du papier, qu'il envoya au Contrôleur général, convaincu que ſa fortune étoit faite. Il ſe trompoit à la vérité; mais il ſe préſenta des reſſources longtems avant que l'illuſion fût diſſipée. Les joueurs ſont aſſez ſiſtématiques. Heureux ceux qui font leur partie, s'ils ne ſont pas calculateurs; pour moi, je n'en voudrois ni pour amis, ni pour amans. Il faut diſtinguer deux eſpéces de joueurs: ceux qui jouent par paſſion & par interêt, & ceux qui jouent par ennui ou par amuſement. C'eſt des premiers que je parlois; car il n'y a ni bien, ni mal à dire des derniers.

Les agrémens de la figure font tout dans les femmes; mais ils ne ſont preſ-

que comptés pour rien dans un homme d'eſprit, à moins qu'il ne veuille les ſacrifier à quelque femme de qualité, qui ſe ſervira de lui, comme d'un ſot qui auroit les mêmes avantages. J'en connois une qui s'étoit choiſi un jeune homme qui avoit du mérite, & de la figure; mais on n'amuſe pas long-tems les femmes avec de l'eſprit: elle lui dit un jour nettement qu'il pouvoit ſe retirer; qu'elle n'aimoit pas les gens qui parloient trop.

Il eſt des gens qui ne peuvent vivre obſcurément; ils s'élancent dans le monde; ils ſe répandent; ils ſe perſuadent que plus ils ſeront connus, plus ils brilleront. Qu'ils ſe trompent! La lumiére n'éclate jamais davantage que dans les ténébres. Un homme de Lettres qui vit retiré, & qui n'annonce ſon

exiſtence que par les productions de ſon eſprit, eſt un aſtre qui paroit dans une nuit profonde, & qui détermine tous les yeux ſur ſon horiſon. On ne l'eût peut-être pas regardé, s'il ſe fût levé avec les autres étoiles. Autre avantage de la vie retirée : Celui de diſparoître ſans qu'on s'en apperçoive. On jette quelquefois les yeux au loin, pour s'inſtruire de ce qui s'y paſſe; mais on regarde ſans ceſſe autour de ſoi. Ajoutez à cela qu'on dédommage ordinairement par des louanges un homme dont on craindroit la concurrence, mais qui nous ſacrifie ſes prétentions, en demeurant dans la retraite. On dit du bien de lui ſans qu'il en coute rien à l'amour-propre. Un homme qui ſe tient ſi loin des vivans, eſt préciſément par rapport à eux, comme s'il étoit déja au nombre des morts.

L'amour du plaiſir eſt dans tous les hommes. C'eſt pour s'en procurer qu'on fait tout. J'aime aſſez les gens qui s'en font de bizarres. Cela marque au moins de l'imagination, & j'ai éprouvé que les ſingularités ne déplaiſoient qu'aux eſprits bornés; ils veulent comme les autres & tout comme les autres; & les plaiſirs veulent être variés. On les déguiſe en y mettant de la bizarrerie. Changer d'objet, c'eſt faire comme tout le monde. Il faudroit donc s'en tenir aux mêmes; mais les prendre ſi ſinguliers qu'ils corrigeaſſent de l'envie de changer.

Volupté; tout le monde en parle, croit la connoître, & peu de perſonnes ſont en état de la ſentir. On donne ce nom à tous les mouvemens du plaiſir. Il y a pourtant loin du plaiſir à la vo-

lupté : ils ſe joignent quelquefois ; mais ils ſe ſentent ſéparément. La volupté vient de l'ame, le plaiſir vient des ſens, auſſi tout le monde prend-il du plaiſir, parce que tout le monde a des ſens. Mais la volupté étant un ſentiment délicat, dépendant de l'eſprit, & du gout ; il y a donc les trois quarts du monde qui n'ont jamais ſenti la volupté. Je ne ſais même ſi l'on peut donner aux mouvemens que l'on ſent quand l'amour-propre eſt ſatisfait, le nom de volupté ; c'eſt une jouiſſance de ſoi-même que cela ; c'eſt donc un plaiſir ſimplement. Quand je regarde ce que j'aime, les mouvemens qui ſe paſſent en moi m'étant procurés par la vue ; mes yeux ne me reprochant rien dans l'objet qui me plait ; l'eſprit & le gout, étant d'accord avec les ſens ; on peut appeller ce que j'éprouve, un plaiſir

voluptueux. Si ce que j'aime eſt laid, c'eſt du plaiſir ſans volupté. Il n'en eſt point dans la jouiſſance, puiſqu'alors on eſt hors d'état de raiſonner. Tout ce qui nous ôte la faculté de ſentir notre bonheur, ne peut mériter ce nom. Il faut voir, il faut entendre, il faut toucher, il faut ſentir le beau pour connoître la volupté. La plus pure vient de l'imagination & de la délicateſſe; car ſans elle il n'y a plus que du plaiſir. Je ſoutiens même que la vertu a ſa volupté. Les belles actions nous en procurent d'une ſorte d'autant plus douce, qu'elle n'eſt pas momentanée comme celle de la paſſion, & que les retours n'en ſont jamais fâcheux. Perſonne n'a encore oſé donner de Traité ſur la volupté. Ovide n'étoit pas voluptueux, il n'étoit que libertin; la Fontaine étoit pis encore. Il n'en eſt qu'un que je

n'oſe citer; j'aurois peur que l'on ne me ſoupçonnât de ſavoir le Latin. Pour moi, ſi j'entreprenois ce Traité, les femmes m'accuſeroient d'expérience, & je n'ai pas l'âge encore d'en montrer ſans conſéquence.

Les gens qui ſe poſſédent, ont bien de l'avantage ſur ceux qui prennent tout avec emportement. Avec le ſang froid, on voit venir les coups de loin, & on les pare. Mais d'un autre côté, les gens flegmatiques n'ont point de premier mouvement qui les excuſe. J'ai remarqué que, quand ils joignent à cette qualité de l'eſprit & du gout, ils vont extrêmement loin. C'eſt marcher à grands pas que de s'arrêter à propos; on ne réſiſte pas à tant de qualités réunies. L'eſprit ouvre les voies; la prudence écarte les obſtacles; & l'on

arrive à la fortune, quand on s'en ſoucie : mais il eſt rare que les perſonnes de ſang froid ne ſoient pas Philoſophes.

Connoître toute la valeur des belles actions, c'eſt preſque en être capable. Qui voit bien, agit bien. Un Deſſinateur qui connoit ſes proportions, ne ſe réſoud pas à faire un mauvais deſſein. Il eſt dans les procédés une beauté qui nous captive malgré que nous en ayons. Elle remue ceux qui ſont les moins ſuſceptibles de cette émotion. Mais ce n'eſt pas avec la même force que les ames d'un ordre plus élevé. Celles-ci ſont ſaiſies d'une admiration qui les met ſur le champ en action. Les autres d'un étonnement qui les engourdit. Le diſcours d'Achille ou d'Ajax dans la Tragédie fait trembler le lâche; l'homme de cœur eſt ſur la ſcéne, c'eſt lui qui

joue, qui parle, qui menace; il eſt en Aulide; il brave Agamemnon. En queſtionnant adroitement les Spectateurs d'une action tragique, ſur la nature des ſentimens qu'ils éprouvent, on devineroit preſque ce qu'ils ſont capables de faire. Un homme qui ſaiſi d'un mouvement de compaſſion dans la Comédie de l'Enfant Prodigue, tireroit ſa bourſe quand il l'entend déplorer ſa miſére, ſeroit à coup sûr un homme bon.

Probité : Terme vaſte que peu de gens comprennent dans toute ſon étendue; & peut-être n'eſt-ce pas leur faute. Il eſt des fineſſes en tout; & la probité a les ſiennes, qui ne ſont apperçues que par les perſonnes qui ont le plus d'ame. Les jeunes gens n'en ont preſque pas encore, & les vieillards preſ-

que plus d'idées. On ne les ſent pas dans la jeuneſſe; on ne les ſent plus dans un âge avancé. Il y a même des gens d'eſprit pour qui ces minucies d'honneur ſont un ridicule en tout tems. Il faut bien des réflexions pour connoître l'homme de ſociété, & à lui bien de la droiture de cœur pour qu'on en faſſe cas. Les jeunes gens ſont parjures, méchans, menteurs, infidéles, calomniateurs, ſouvent pis; faute de ſavoir bien ce qu'il faut être. Cette habitude ne les diſpoſe pas à devenir meilleurs avec le tems. Il ſeroit donc eſſentiel que les premiéres leçons des enfans fuſſent des leçons de probité. Il faudroit leur apprendre ce à quoi les engage la qualité d'homme; & le plutôt ſeroit le mieux. J'invite quelqu'honnête & habile homme à nous faire des élémens de morale à l'uſage des enfans.

On les fatigue d'une multitude de préceptes ſuperflus ; & on les laiſſe grandir, ſans leur avoir donné une notion exacte de ce que c'eſt que probité. S'ils ne ſont pas fort honnêtes gens, il ne faut pas s'en étonner ; ils ſeroient, je crois, de fort mauvais Humaniſtes, & de très-pitoyables Géométres, ſi on ne s'y prenoit pas mieux pour leur apprendre le Latin ou la Géométrie. Auſſi ils trompent leurs parens, & ils s'en félicitent ; ils deshonorent des femmes qui ont été ou aſſez ſimples pour les croire, ou aſſez ſenſées pour les refuſer, & ils s'en font une eſpéce de point d'honneur ; ils font des dettes qu'ils ne payeront jamais, & ils ne s'en cachent pas : cependant ils ſe trouvent à l'âge de quarante ans avec la réputation d'une probité ſoutenue. Qu'entend-on donc dans le monde par de

la

la probité? Ce n'eſt point aux femmes à qui je fais cette queſtion. Elles ſont diſpenſées d'en avoir. On dit une femme d'honneur, & l'on entend bien ce que c'eſt que l'honneur d'une femme; mais on n'a jamais dit une femme de probité. Ce ſeroit même s'exprimer ſi ridiculement, que ſi j'avois à parler de Madame de***, je dirois que c'eſt une femme d'honneur & un homme de probité. Quoi donc la probité ſeroit-elle inutile aux femmes, ou les femmes ne ſeroient-elles point faites pour elle? C'eſt le premier; car il me ſemble qu'elles peuvent être tout ce qu'elles veulent, ſans conſéquence. Nous portons aux hommes une vénération bien ſinguliére pour n'oſer avoir avec eux rien de commun que les défauts. Peut-être ne ſerions-nous pas fâchées d'égaler leur ſavoir, & de ne plus paſſer pour

ignorantes ; mais je crois qu'ils nous accuſeront encore long-tems d'indiſcrétion, de caprices, de frivolité, d'inconſtance, de peu d'entendement, d'attachemens pitoyables, &c. Nous avons cependant le germe de toutes les vertus qui ſont en eux; mais ſoit défaut d'éducation, ſoit foibleſſe de notre part, ce germe ne produit rien en nous.

La vertu eſt tout & n'eſt rien : elle eſt tout pour ceux qui la chériſſent, & rien pour ceux qui ne l'ont pas.

Rien n'eſt ſi cher que l'honneur, la vie, la liberté : cependant on riſque ces choſes avec une ſorte d'indifférence qui fait honte au bon ſens & à la raiſon. On veut paſſer pour avoir de l'honneur; & l'on fait des actions qui le bleſſent, & ſouvent le détruiſent. On veut

vivre long-tems ; & l'on ſe ruine la ſanté par des excès. On adore la liberté ; & l'on ſe marie, on prend des Charges, on accepte des Dignités, on montre de l'eſprit mal-à-propos, & l'on fait enfin tout ce qui méne à l'eſclavage. On paſſe donc ſa vie à mettre ſans ceſſe les ſens & les paſſions en contradiction avec l'honneur & la liberté. De tout tems les hommes n'ont pas été d'accord avec eux-mêmes ; tels ils ont été, tels ils ſeront toujours. Quant aux femmes, je n'en dis rien, elles ſont encore moins décidées.

Il ne peut y avoir trop de conformité entre les perſonnes qui ſe marient : c'eſt une démarche trop importante pour y rien négliger ; mais ſur-tout on doit s'attacher à l'éducation & au caractère. L'éducation eſt l'indice de la naiſ-

ſance : pour le caractère, il faudroit qu'un homme fût bien inſenſé, pour fermer les yeux là-deſſus : le bonheur en dépend. Au reſte, je ne parle que du petit nombre de ceux qui ſe marient pour vivre enſemble. Les autres peuvent s'unir ſans tant de façons. Il me ſemble que dans les mariages mal aſſortis, les femmes ſont moins coupables que les hommes; il a moins dépendu d'elles de choiſir.

Je ne trouve rien de ſi vil que de frapper les gens par derriére. Haïſſez à découvert. Il faut mettre de la généroſité juſques dans la vengeance, & j'ajouterai qu'il faut punir de ſang froid. Rien ne demande tant de tranquilité, & n'eſt conduit avec plus de véhémence que le reſſentiment. On ne penſe pas que, quand on ſe venge, on eſt juge

dans ſa propre cauſe; & qu'il eſt facile de redemander plus qu'il n'eſt dû; toutes les paſſions ſont contre le bon ſens; il n'y a que l'amour dont on pourroit faire une vertu. Mais comment s'y prendre avec des gens qui rougiſſent de la fidélité & de la retenue, & qui aiment mieux affecter des vices à la mode, que de montrer des vertus gothiques.

N'ayez jamais rien à démêler avec des têtes légéres; elles ne ſont propres à rien. Tout traité demande de la réflexion, & les gens ſans cervelle ne penſent point. Mais un homme n'eſt point un fol pour avoir fait une folie, ni un ſot pour avoir fait une ſottiſe. Il ne faut donc pas juger les gens trop légérement; mais voir ſi par hazard, un homme de beaucoup d'eſprit ne ſeroit point

devenu un ſot à force d'avoir fait des ſottiſes, ou inſenſé, à force de folies.

Il ne faut être la cauſe de la déſolation de perſonne. On n'entend pas parler impunément des malheureux qu'on a faits. On trouve alors en ſoi des principes d'humanité que l'on n'étouffe point, que l'on eſt fort étonné d'y rencontrer, & qui nous reprochent l'excès de la paſſion que nous avons écoutée, à moins que le ſujet ne ſoit ſi déteſtable, qu'il ne vaille pas la peine d'être plaint. J'avois d'abord eu la tentation de ſupprimer cette penſée, parce qu'elle me ſembloit ne concerner que les honnêtes gens qui ne font point de malheureux de propos délibéré; mais je me ſuis convaincue, en y regardant d'un peu plus près, qu'elle eſt générale; car, me ſuis-je dit à moi-même, l'hom-

me le plus méchant qu'on puiſſe imaginer n'exiſte pas; mais l'homme le plus méchant qu'on puiſſe imaginer, ſeroit celui qui feroit des malheureux ſans remords. On ne fait donc point de malheureux ſans remords.

Il faut être femme pour ſavoir ſe venger. Je ne ſais cependant comment la femme la plus vindicative s'y prendroit avec un homme d'un mérite reconnu : car le mérite n'a jamais tant de partiſans que quand il eſt perſécuté; & celui qui s'en venge, ſe fait haïr.

Attendre à ſa mort pour faire du bien & pour bien faire, c'eſt ignorer ſon bonheur & celui des autres. Il y a des gens qui veulent être regrettés; c'eſt la folie la plus déplacée : ne vaudroit-il pas mieux jouir de la reconnoiſſance?

L'art de cacher ſes défauts eſt un art néceſſaire à qui veut ſe faire une réputation. Il n'en faut qu'un pour ternir un grand mérite, & l'on ſe prend où l'on peut, quand il eſt queſtion de déprimer les qualités. Ce qui n'eſt rien aux yeux de l'amitié, n'eſt pas vu de même par les indifférens. Regarder tous ceux qui nous examinent comme prêts à nous nuire dans l'occaſion, c'eſt le moyen de n'être trompé ni ſur ſon compte, ni ſur le leur. Un Philoſophe diſoit de ſes calomniateurs : ces gens diſent beaucoup de mal de moi ; mais ils en diroient bien davantage, s'ils me connoiſſoient comme je me connois.

Les perſonnes inquiétes & ſoupçonneuſes n'ont point de repos, & n'en laiſſent point aux autres. Il n'y a pas d'autre reſſource pour elles que de ſe

livrer aux violens exercices du corps; courir la poſte, par exemple, jouer à la longue paume, chaſſer la grande bête. Si elles ont trop d'embonpoint, malheur aux autres.

Penſer & ſentir, ſont deux choſes fort différentes. L'une appartient à l'eſprit, l'autre eſt eſſentielle à l'ame. Auſſi je crois qu'il y a des gens qui ne penſent guères, & qu'il n'y en a point qui ne ſentent.

Les grands chagrins ſont les épreuves de l'ame. On ne ſe connoit point quand on n'a pas été malheureux. Les plaiſirs n'apprennent qu'une choſe, l'art de les bien choiſir; & n'ont qu'un terme, l'ennui, quand ils nous quittent, & c'eſt preſque toujours eux qui commencent. Nous les pourſuivons tant

qu'ils ſe laiſſent appercevoir. Il y a des gens qui ne les perdent jamais de vue, pas même dans les derniers momens. Ces gens ſont plus heureux que ſages, & j'ai meilleure opinion de leur temperament que de leur eſprit.

Il eſt doux d'être prévenu; mais il y a des gens dont on n'obtient rien, ſi l'on ne demande; n'importe, il vaut mieux être privé de ce qu'on ſouhaite que d'eſſuyer un *je ne puis pas*, ou quelqu'autre mauvaiſe défaite. Quand vous aurez des demandes à faire, examinez ſi elles ſont juſtes. En général, il ne faut déplacer perſonne. Voyez donc ſi celles à qui vous vous adreſſez ſont d'un caractère à vous écouter. Demander des graces à de certaines gens, c'eſt emprunter d'un avare. Si l'on obtient, c'eſt d'une façon ſi pénible, qu'on ſe-

roit moins fâché d'un refus, quand on a du cœur; cependant il ne faut être refuſé de perſonne.

Je ne ſais pourquoi je ſuis plus ſenſible aux attentions qu'aux ſervices. Seroit-ce que les ſervices exigent de la reconnoiſſance, & que les attentions pouvant être recompenſées ſur le champ par la façon dont on les reçoit, il eſt plus facile de s'aquitter des unes que des autres? Je trouve d'ailleurs une certaine délicateſſe dans les attentions, qui n'eſt point dans les ſervices, & qui eſt fort de mon gout. Ce que je tiendrois à titre de grace, me deviendroit à charge. Je crois que le vrai moyen de me rendre ingrate, ſeroit de me mettre dans le cas de ne pouvoir m'aquitter. Il entre peut-être dans ce que je dis là, plus de fierté que de gratitude. Je n'ap-

profondirai point cette réflexion ; il faut paſſer légérement ſur les défauts dont on ne veut point ſe corriger.

Venir après les autres, c'eſt preſque déſeſpérer de ſon bonheur. Il faut tenter tout ce qui paroit bon. Une route difficile peut mener à la fortune & à la réputation. Ne faire que ce que les autres ont fait, c'eſt être imitateur, & par conſéquent ſubalterne. Celui qui s'éléve au-deſſus de ſon modéle, n'en avoit pas beſoin. Le neuf a toujours pour lui la ſingularité. Mais il faut ſur-tout obſerver de ne point bleſſer les régles du bon gout, qui eſt aujourd'hui d'une extrême délicateſſe.

Les perſonnes qui occupent des poſtes éminens ſans avoir les qualités néceſſaires, ſont encore rendues plus pe-

tites par leur grande élévation; ce ſont comme des boules qui diſparoiſſent à l'extrêmité d'une haute piramide.

Il faut fuir les perſonnes qui ſavent nos ſecrets, ſur-tout quand d'autres les leur ont confiés. Rien ne gêne tant que la préſence de ceux dont on redoute l'indiſcrétion. Chaque mot qu'ils prononcent eſt effrayant. Cet état eſt ſi cruel, que j'ai ouï dire à une femme, d'un homme qui ſavoit un peu ſes affaires, qu'elle ne le rencontroit jamais ſans avoir la fiévre. La ſanté dépend donc quelquefois d'une fâcheuſe rencontre. Il faut tâcher de n'en point avoir, en ne faiſant rien qui nous donne de l'appréhenſion.

Porter de la hauteur chez ceux à qui l'on va demander, c'eſt un moyen sûr

pour ne rien obtenir. Cependant, comment demander en toute humilité la recompenſe de ſes ſervices ? Un bon Officier pourſuit une penſion comme une choſe dûe, & c'eſt en effet une dette. Je ne dirai rien des ſollicitations de bénéfices ; il y a une méthode particuliére pour les obentir. Je reviens à nos Officiers à qui l'on ne donne rien, juſtement parce qu'on leur doit. Aquitter, n'eſt point faire une grace ; & chez les Miniſtres, on n'obtient rien qu'à ce titre.

Le ton le plus ſimple & le plus noble eſt le meilleur. Il n'eſt point ſujet aux changemens. Le choix des expreſſions eſt très-eſſentiel, quand on écrit. Il l'eſt moins dans la converſation familiére. Il faut avoir l'expreſſion ſimple & affectueuſe avec ſes amis ; avoir la même ſimplicité avec un peu plus de politeſſe

pour les indifférens. Il eſt des termes de ſociété qui ne doivent être employés qu'avec ceux qui les entendent, & qu'il ne faut jamais écrire, parce que l'on écrit pour tout le monde. Les tours les plus ingénieux paſſent. Il vient un tems où il n'eſt plus permis d'en uſer. C'eſt une choſe qu'il ne faut non plus ignorer que les modes. Un Auteur qui peint des mœurs qui n'exiſtent plus, ou qui ſe ſert de façons de parler qui ne ſont plus d'uſage, eſt étranger dans ſon ſiécle, & dans ſa patrie. Le ton des honnêtes gens ne devroit point varier. Il en étoit un jadis pour les femmes dont il ne leur étoit pas permis de s'écarter, celui de la pudeur. Je ne ſais ce qu'il eſt devenu, à moins qu'il ne ſe ſoit réfugié aux Urſelines, & chez les Filles de Sainte-Marie. Qu'il y reſte; on n'en a plus que faire dans le monde. Nos

mœurs demandent un autre langage. Je n'entens point par un ton ſimple, celui du ſiécle d'Henri IV. Quelqu'admirable que ſoit le ſtile de Montagne, celui qui s'y conformeroit ſcrupuleuſement aujourd'hui, ſoit dans ſes écrits, ſoit dans ſa converſation, ne feroit pas mal de reprendre la fraiſe, la calotte, les grands gantelets, l'écharpe avec la petite barbe. Cela n'ajouteroit preſque rien à ſon ridicule. On entend par un langage pur, celui de ſon tems; c'eſt celui qu'il faut prendre. En un mot, il faut parler aujourd'hui comme les gens d'eſprit parloient hier. C'eſt ce que je conſeille à mes amis, & ce que je tâcherai de faire.

Heureux qui a les vertus dans un dégré modéré. Je me ſuis apperçue que ceux qui en portoient quelques-unes à l'excès

l'excès, étoient insupportables à eux-mêmes & aux autres. Ce que j'ai encore remarqué, c'est que les vertus ne sont point enviées; seroit-ce qu'on en feroit peu de cas? Et sont-elles donc comptées pour rien dans ceux qui les possédent? On envie la beauté, les talens, l'esprit, les connoissances; mais point du tout les vertus. Un homme dira: Je voudrois bien avoir autant d'esprit qu'un tel; mais il ne dit jamais, je voudrois être aussi généreux. Une femme dira: Je voudrois bien avoir les yeux & les dents de Madame***, mais point sa modestie. Je vois ce que c'est; on n'envie que ce qu'on n'a pas, & tous les hommes ont de la générosité, & toutes les femmes de la modestie. Il n'y a que beaucoup d'esprit qui manque quelquefois aux uns, & de belles dents & de beaux yeux aux autres.

Si j'étois homme, j'aimerois mieux paſſer pour poli que pour galant. La politeſſe marque de l'éducation, & la galanterie, un gout général pour les femmes aſſez mal recompenſé. Le ſort des galans de profeſſion eſt de n'en avoir jamais une qui en vaille la peine. Ils ſont dans leur jeuneſſe le partage des femmes décriées, & dans un âge plus avancé, le mépris de ces femmes & des autres; pas une ne les conſole.

Un talent qui n'eſt point à négliger, c'eſt celui de faire valoir un pardon. Il faut exagérer l'offenſe, en paroître bien fâché, & ſe faire prier long-tems. Je n'écris point ceci pour les jolies femmes, & encore moins pour les laides. Il n'y en a point qui n'aient montré du courroux, ſans en avoir, & pardonné enſuite comme ſi elles en avoient eu.

La patience eſt une vertu de ſang froid. Je la trouve très-utile, & je l'admire beaucoup dans les autres; mais il faut abſolument que je m'en paſſe. On ne ſe donne point les vertus qui nous manquent, quand on eſt née avec les défauts contraires. En revenche je la recommande fort à mes amis.

De tous les chemins qui ménent à la fortune, le plus court & le moins fréquenté eſt le meilleur. Il y a des gens qui ne ſuivent que les grands chemins, qui ne connoiſſent que les entrées que la foule obſéde, & qui n'arriveront jamais.

Il ne faut paſſer ni pour médiſant, ni pour ſilencieux. On ſe fait haïr & craindre par la médiſance; la taciturnité expoſe au reproche de peu d'eſprit, ou

même à un ſoupçon plus offenſant, celui d'avoir beſoin d'indulgence. Il y auroit un arrangement à tout cela, ce ſeroit de médire ſi bien, que les gens que l'on attaque ne puſſent y trouver à redire; & ne ſe taire que quand les ſujets ſont tout-à-fait deshonorés; pour lors on diroit : Monſieur de*** médit comme les Anges; il ne dit jamais que des choſes que tout le monde ignore, & qui deshonorent ceux qu'il met en jeu, ſans les offenſer.

Il y a des gens qui ne font rien qu'avec réflexion, & qui n'en font pas mieux. Ils ſeroient beaucoup plus ſages de ménager leur tête, & de laiſſer prendre aux événemens le train qu'ils doivent avoir naturellement. Le tems & les occaſions aménent tout à perfection.

Tout le monde veut avoir de la fineſſe : on imagine qu'elle marque de l'eſprit ; quelle erreur ! J'ai vu des ſubtilités ſurprenantes dans des perſonnes fort bornées, & celles qui avoient le plus de pénétration en étoient la dupe. La fineſſe eſt proſcrite, ſi ce n'eſt dans les diſcours ; encore faut-il parler à des gens qui nous entendent.

On veut briller à quelque prix que ce ſoit, même aux dépens de l'amitié. On aime mieux perdre un ami qu'un mot qui montre de l'eſprit. Il faut avoir bien de l'indulgence pour les perſonnes étourdies ; car elles en hazardent ſouvent. Malheur à qui leur préſente inconſidérément une atithéſe brillante à faire.

Il y a deux eſpéces d'hommes avec

leſquels il ne faut avoir rien de commun, les méchans & les ſots. Avec les méchans, cela dépend un peu de nous; avec les ſots, cela n'en dépend pas. A la maniére dont on juge des choſes dans le monde, on diroit que c'eſt tout le contraire. On rougit plus d'une ſottiſe que d'une méchanceté; & peut-être a-t'on raiſon. Les ſots ſont ſots ſans reſſource. Les méchans peuvent devenir bons.

Le déguiſement n'eſt plus guères d'uſage. Tout le monde a de la fineſſe. Il n'eſt point de mauvais procédés qui n'aient été pratiqués; pour des bons, il en reſte encore à avoir; mais on n'y penſe pas, & les occaſions paſſent. On imite le bien; mais on ne ſe propoſe pas de le ſurpaſſer. C'eſt encore une différence du bien & du mal, & c'eſt

par cette raiſon que nous ne valons pas mieux que nos peres, & que nos peres ne valoient pas mieux que nos ayeux. C'eſt un préjugé de croire qu'il y ait aujourd'hui des qualités qui n'étoient pas de tout tems. L'eſprit & la ſottiſe ſont de ce ſiécle & des ſiécles paſſés; on a ſeulement épuré le gout & corrompu les mœurs.

La réputation dépend du jugement des autres. C'eſt une raiſon pour reſter ignoré, quand le mérite n'eſt pas éminent. Se propoſer de plaire à tous, eſt un projet extravagant, puiſqu'il n'eſt pas poſſible.

Etre obligé de tenir vis-à-vis d'une perſonne ſans eſprit; quel ſupplice! par où l'attaquer ? Tout lui eſt étranger, elle ignore tout, & l'on ne peut lui rien

apprendre. Mais heureuſement ſi un homme d'eſprit eſt mal à ſon aiſe avec un ſot, un ſot n'eſt pas mieux avec un homme d'eſprit ; auſſi je m'apperçois que dans la ſociété, ſans le beſoin qu'on a de voir quelques gens élevés en dignité, & de ſouffrir ſes proches, les ſots ſeroient tous d'un côté, & tous les gens de bon ſens de l'autre.

Les plus belles penſées vieilliſſent ; il n'en eſt pas de même des belles actions, elles ſont toujours nouvelles.

La meilleure choſe repétée pluſieurs fois, devient fatiguante. Je vois avec plaiſir deux fois le même Opera, à la troiſiéme il me laſſe. Tout ce qui eſt deſtiné à récréer les ſens, doit être extrêmement varié. Il n'en eſt pas de même de l'ame ; quand elle eſt ſa-

tisfaite d'un objet, elle s'en occupe long-tems. Cette jouiſſance ne rebute point.

Il faut double eſprit pour vivre avec ceux qui n'en ont pas. Rien ne dédommage des ſottiſes des autres; mais il y a du plaiſir ou de l'interêt à celles que l'on fait.

Quand une entrepriſe eſt difficile à l'excès, il faut l'abandonner au hazard: on la fait manquer en travaillant à la faire réuſſir. C'eſt dans ces occaſions qu'il faut plus compter ſur ſon bonheur que ſur ſa prudence. Il y a des gens qui ne veulent rien, à qui l'on offre tout; & d'autres qui courent après tout, & qui n'ont jamais rien. Comment cela ſe fait-il? par une combinaiſon de vertus ou des défauts de corps & d'eſprit

qu'on a, & des défauts de corps & d'eſprit de ceux à qui l'on a à faire.

C'eſt une grande folie de prétendre que tout aille à ſa fantaiſie : & que m'importe à moi que celui-ci veuille avoir de l'eſprit aux dépens des autres ? que celle-là ſoit la Peruche de tous les hommes qui vont chez elle ? cela ne fait rien à mon bonheur. Il faut s'amuſer des ridicules, les cenſurer ſans amertume, & tâcher ſur-tout de les éviter. C'eſt doubler ſon ridicule, que d'en rire dans les autres.

Le meilleur uſage d'une grande fortune, ce ſeroit d'en faire part au mérite indigent ; mais il faudroit n'accepter ni vers, ni dédicace. Ce n'eſt plus l'homme que l'on loue, c'eſt cent piſtoles de rente que l'on aquitte.

Le vrai moyen de vivre ſans inquiétude & de mourir ſans regret, c'eſt de régler toutes les actions de ſa vie ſur l'équité & la droite intention. Les regrets ne viennent point ſans mécontentement, & le mécontentement de ſoi ſuppoſe des folies. Pour des ſcrupules, les gens d'eſprit n'en ont point. Car qu'eſt-ce qu'un ſcrupule? ſinon la mémoire de quelque action équivoque, ſur laquelle on n'eſt pas en état de prononcer par ſoi-même. Les ſcrupules des gens du monde ſont une affectation de probité, & ceux des gens dévots, les vapeurs de la dévotion.

Il ne faut ouvrir ſa bourſe qu'aux indifférens, & ne dire la vérité qu'à ſes amis.

L'on fait tout pour celui qui nous

flatte, ſans penſer aux motifs qui nous déterminent. Le flatteur eſt un homme vil & bas; mais ſa dupe n'eſt pas toujours un ſot.

Tout dépend du moment, il ne s'agit que de le ſaiſir. Celui qui connoitra le moment du caprice, ſera diſpenſé de mériter ce qu'il demande. Ce n'eſt pas aux femmes ſeules que j'en veux ici: c'eſt aux grands; c'eſt aux protecteurs. Ils ont tous accordé des graces dont ils ſe ſont repentis le moment ſuivant.

S'il y a de l'imbécilité à croire tout, & de l'entêtement à ne rien croire, il y a des choſes claires auxquelles on ne peut ſe refuſer ſans ridicule. Il ne s'agit point ici d'article de foi; ce n'eſt pas mon affaire. Je ne parle que de ces contes qu'on fait tous les jours, & dont il

ne faut pas ſe laiſſer bercer comme des enfans. Tout ce qui eſt dénué de vraiſemblance, ne doit point être admis par des gens de bon ſens. Si l'on examinoit de près les calomnies, ſi l'on en combinoit toutes les circonſtances, on en verroit preſque toujours le faux : mais le monde n'y regarde pas ſi près. On le trouve toujours diſpoſé à ſaiſir tout ce qui nourrit ſa malignité; & puis il y a tant de gens deshonorés qui ſoupirent après des ſemblables! On ſoupçonne bien le merveilleux & l'extraordinaire de menſonge; mais c'eſt dans des hiſtoires ſans conſéquence. Quand il s'agit de la réputation, tout eſt naturel, tout eſt clair, ou du moins tout paroit l'être. S'il y a quelque trait qui montre la fauſſeté, on l'écarte ſans s'en appercevoir; on a même l'attention de le remplacer par un autre qui convient;

& c'eſt ainſi qu'un conte qui n'avoit d'abord ni pied, ni tête, prend l'air d'une vérité; il n'y a plus que les entêtés qui s'y refuſent, encore eſt-ce moins par bonté de caractère, que par un plaiſir ſecret qu'ils trouvent à ſe faire repéter pluſieurs fois la même calomnie.

Procurer de la ſatisfaction aux autres aux dépens de la ſienne, cela eſt d'une grande bonté, pour ne pas dire pis; la premiére perſonne à qui nous devons, c'eſt nous-mêmes : nos amis viennent après.

On blâme ſans miſéricorde les fripons. Cependant il ſe fait tous les jours une eſpéce de friponnerie à laquelle perſonne ne prend garde, parce que preſque tout le monde s'en rend coupable. Ce ſont les dettes que l'on con-

tracte, ſans ſavoir ſi jamais on les aquittera. Le faſte entraine dans des dépenſes exceſſives : pour y ſuffire on altére ſes fonds, tous les ans on doit davantage, & inſenſiblement on parvient à avoir plus de dettes que de fonds & de probité. Il n'eſt permis qu'à un homme qui n'a point d'enfans, ou qui ne croit pas de lui ceux qu'il a, de mourir inſolvable. Ne laiſſer rien en mourant, c'eſt avoir vêcu autant qu'on pouvoit vivre; mais il ne faut point, ſi l'on peut, laiſſer de créanciers. On ne doit rien aux autres.

Il ne ſuffit pas d'avoir de l'eſprit, il faut ſavoir s'en ſervir; & cela dépend d'une qualité de l'ame tout-à-fait particuliére. L'eſprit, pour celui qui ne ſait pas à quoi l'employer, eſt comme ſeroient nos piéces d'or ou d'argent pour

un Sauvage. Mais connoit-on l'étendue de ſes forces ? s'eſt-on meſuré avec prudence ? ſait-on à quoi s'appliquer ? on embraſſe hardiment, & l'on exécute avec ſuccès. On marche plus sûrement quand on voit clair, que dans l'obſcurité. Les grands hommes auroient été bien petits, s'ils n'avoient eu le bonheur de rencontrer ce qui leur convenoit. Il ne faut point ſe croire univerſel. C'eſt ſe tromper que de compter être ce que perſonne n'a point encore été. On peut approcher de la perfection par quelques côtés ; mais il en eſt cent par où elle devient inacceſſible. J'ai voulu tout ſavoir, & je n'ai rien appris qu'imparfaitement ; mais il eſt moins important à une femme qu'à un homme d'aller loin. S'il eſt permis d'être ſuperficiel, c'eſt à nous. Il ne nous faut preſque des Sciences que la ſignification des mots.

Pour

Pour les talens, choiſiſſons-en qui faſſent notre amuſement & celui des autres; donnons-y une application aſſidue, & tenons-nous-en à quelques-uns, ſi nous voulons exceller.

C'eſt l'occaſion qui découvre les vices & les vertus. Nous taxons d'incapacité des gens qui peut-être auroient étonné par leurs talens, s'ils avoient été à portée d'en montrer. Nous croyons à d'autres du courage & de la probité, qui n'attendent que le moment pour ſe démentir. Le tems & l'occaſion détruiſent nos conjectures, & reduiſent nos eſpérances en fumée.

S'il y a des gens inacceſſibles à tous les événemens, & qui s'imaginent qu'on les regardera pour cela comme des Philoſophes, ils ſe trompent. On les pren-

dra pour ce qu'ils ſont, pour des ſtupides. La Philoſophie ſuppoſe du bon ſens, du ſentiment & même de l'eſprit; & il n'eſt pas poſſible qu'un être doué de ces qualités, ne ſoit très-ſenſible à la peine & au plaiſir. Prendre ſon parti dans les grands chagrins, ce n'eſt pas être inſenſible; c'eſt tenter ſa guériſon.

Il faut pouvoir ſuffire à ce que l'on tente : avant que de s'embarquer dans une entrepriſe, il eſt prudent d'en examiner les ſuites & la fin, de conſidérer ſi la charge n'eſt pas trop péſante, & de tenter enſuite l'événement. Quand je vois de petits perſonnages ſe propoſer de grandes choſes, il me ſemble voir des Pigmées qui veulent marcher à pas de Géans.

Il ne faut pas être trop aimé pour

être reſpecté. L'amour & la vénération ne vont point enſemble; la tendreſſe introduit la familiarité & la confiance, & chaſſe la contrainte & le reſpect. Les femmes ont choiſi : elles ont donné la préférence à la tendreſſe; elles ſe trouvent mieux de l'accès doux & prévenant qu'elles accordent aux hommes; elles n'en ſont pas à la vérité fort reſpectées; mais en revenche, elles ſont aimées d'une façon tout-à-fait incommode.

La dépendance de ceux qu'on mépriſe eſt la plus inſupportable de toutes. Leur autorité nous rappelle ſans ceſſe leurs mauvaiſes qualités. Cette conſidération, au lieu de nous éclairer ſur le peu de cas qu'on doit faire de l'autorité & autres ſemblables avantages attachés à la naiſſance, aux richeſſes &

aux dignités, achéve ſeulement le ſupplice de notre vanité. Si l'on ſe réſoud ſi difficilement à tenir de ceux qu'on eſtime, combien ne doit-on pas ſouffrir des défauts de ceux à qui le ſort nous a ſoumis? Qu'il eſt humiliant pour un homme d'eſprit d'obéir à un ſot! Dans ces occaſions, la qualité de pere ſuffit à peine pour ſoutenir le dévouement dans un enfant.

On ne peut avoir deux paſſions dominantes à la fois. L'ambitieux n'aime pas; celui qui aime bien ne peut qu'aimer; le joueur veut perdre ou gagner: Celui qui raſſembleroit pluſieurs grandes paſſions dans un même dégré de force, ſeroit une eſpéce de monſtre fort dangereux; mais en y réfléchiſſant un peu, ces ſortes de monſtres me paroiſſent impoſſibles; ſi l'on aime le jeu

paſſionnément, on n'aime pas ſa Maîtreſſe.

Il arrive des événemens qui nous cauſent un étourdiſſement ſi violent, que les ſentimens les plus forts en ſont ſuſpendus : toute la Philoſophie du monde n'y fait rien. Dans ces momens on eſt enlevé malgré ſoi aux attachemens les plus forts; quelque tendrement chéri que ſoit un Amant, on n'eſt plus à lui; on eſt à ſon chagrin. La réflexion nous raméne de ces écarts, les uns un peu plutôt ou plus tard que les autres; mais dans l'inſtant critique, ceux qui réfléchiſſent le mieux s'affligent auſſi bien que ceux qui ne penſent point. Il ſemble que le courage devroit toujours accompagner le bon ſens; cependant j'ai connu des perſonnes à qui l'on en accordoit, d'une foibleſſe inconce-

vable; & d'autres qui n'avoient qu'un jugement fort borné, d'une fermeté qui tenoit de l'héroïſme. O vertu des hommes, qu'êtes-vous?

Louer les abſens ſur des qualités qui ſont dans les perſonnes préſentes; louange délicate qui ne réuſſit pas toujours avec les hommes, & dont toutes les femmes s'offenſent, quand l'éloge eſt d'une autre femme. J'ai vu des femmes aimables, qui n'avoient commis que cette imprudence, & qu'elles avoient priſe en averſion. Un Amant qui veut durer, doit reſerver tous ſes yeux & toutes ſes oreilles pour ce qu'il aime. Son regne ſe paſſe, ſi l'on écoute patienment les éloges qu'il fait d'une autre. La premiére marque d'indifférence c'eſt de ne pas s'en fâcher, & la derniére, de ne plus s'en appercevoir.

Il faut toujours être bon à quelque choſe à ceux que l'on aime, & les faire dépendre ou par les plaiſirs, ou par les ſervices, ou par l'habitude. Les amuſemens étrangers, les diſtractions amènent l'inconſtance. Le lien de la dépendance eſt bien fort; pour s'en appercevoir, il faut être ſur le point de le rompre. Il y a des gens qui vivent enſemble comme s'ils s'aimoient, faute de pouvoir ſe paſſer l'un de l'autre.

Revenir ſur ſes fautes, c'eſt preſqu'en faire d'autres, puiſque l'on ne s'en reſſouvient pas ſans chagrin. Je voudrois que quand on a fait une ſottiſe, on n'y pensât plus; mais il y a des gens qui ſe creuſent ſans fin ſur ce qu'ils ont fait, ſur ce qu'ils auroient dû faire, & qui n'ont de mémoire que dans la ſeule occaſion où leur amour-propre

& leur bonheur voudroient qu'ils en manquaſſent.

Avec de l'eſprit, de l'éducation & des uſages, on ſe diſtingue ſans être ſingulier; on mérite du reſpect; on obtient de l'eſtime, & l'on ſe trouve loin du commun. Il y a des perſonnes du premier rang qui s'abaiſſent autant au-deſſous de leur état par des procédés vils, que d'autres d'un rang ſubalterne s'élévent au-deſſus du leur par la nobleſſe de leurs ſentimens; d'où il arrive que les unes & les autres ſe ſont croiſées, & que les premiéres occupent dans la mémoire des hommes le rang que les autres ont dans la ſociété : les grands ſeroient bien moins fiers de leur élévation s'ils pouvoient pénétrer les eſprits, & voir la place qu'ils y ont. L'ame des gens de bien eſt un ſanc-

tuaire où les méchans ſont jugés. Voilà le tribunal qu'ils ne corrompront jamais; & toutes les Puiſſances de l'univers ne peuvent l'empêcher de prononcer avec juſtice. On eſt forcé de s'incliner aux pieds de l'idole; mais le cœur ſait qu'il eſt d'argile.

Il y a des perſonnes qui font des excuſes avant d'avoir fait des mécontens. On offenſe ſouvent des gens qui ne s'en apperçoivent pas, ou qui ne veulent pas s'en appercevoir. Une excuſe mal-adroite les oblige, malgré qu'ils en aient, à y faire attention & à marquer du reſſentiment; & l'on peut dire qu'alors ils ſont plus irrités de l'excuſe que de l'offenſe.

La pareſſe eſt de tous les vices le plus niais; elle ne méne qu'à l'ignorance.

Les autres au moins procurent quelquefois des plaiſirs : mais la pareſſe endort, & les pareſſeux ſont bercés par l'ennui. J'aimerois mieux les turbulens, ils vivent au moins. Quand j'imagine une ſociété de pareſſeux, il me ſemble que je ſuis tranſportée dans ces lieux où les Egyptiens enfermoient leurs parens trépaſſés. Si les femmes n'agiſſent pas, elles parlent au moins; & c'eſt toujours un ſigne de vie.

Rien ne fatigue tant que l'ennui des autres. Il y a des gens qui ne s'amuſent de rien, qui proménent leur indolence & leur deſœuvrement de maiſons en maiſons, de chambres en cabinets, de promenades en Spectacles, ſans que les divertiſſemens les plus bruyans les tirent de leur létargie. Ils rêvent toujours en apparence, & cependant ils ne penſent

à rien ; il ſembleroit que les paſſions tireroient ces gens-là de leur engourdiſſement. Point du tout ; s'ils ont quelque moment d'émotion, c'eſt pour rentrer auſſi-tôt dans leur état ordinaire. J'ai ouï dire à un gouteux, homme d'eſprit, qu'il préféroit ſes attaques de goute à un découragement auſſi marqué. Je ſens mon être, au moins, dit-il, je jure contre les cauſes de ma maladie, c'eſt toujours une occupation ; mais ces gens-là ne s'occupent de rien, ils ſont cependant auſſi vicieux que d'autres.

Toute concurrence eſt à charge. On ne veut point être dix à pourſuivre le même objet. Celui qui ſe pique de l'emporter, eſt d'ordinaire celui qui le manque. D'ailleurs les concurrens ſont dangereux ; ils déchirent, quand ils ne peuvent détruire. Dans la recherche

des belles choſes, on ne remédie à l'inconvénient de la concurrence qu'en tenant ſes deſſeins ſecrets; le ſuccès en eſt plus sûr, & le refus plus ignoré.

On ſe fait à la laideur, mais jamais à la méchante humeur; elle uſe tout. C'eſt le poiſon de la ſociété, des plaiſirs, des amuſemens, & puis les perſonnes de mauvaiſe humeur ont preſque toutes le ton aigre & haut; on parvient avec le tems à adoucir les animaux les plus féroces; le tems ajoute au contraire à la mauvaiſe humeur, ſur-tout dans les femmes. Le moyen de ne pas paſſer une vie triſte avec des gens qui s'affligent de la gayeté des autres!

On envie le bonheur des autres; on le leur enléve ſans être plus heureux; on regrette le paſſé; on ſoupire après

l'avenir, qui ne vient pas meilleur que le préſent; on ſe plaint des autres; on s'applaudit ſoi-même; on trouve médiocre & même déteſtable ce qu'on n'a pas fait; on exagére les défauts d'autrui; on en a de plus inſupportables qu'on excuſe par de bonnes raiſons; on fait des fautes qu'on ſe paſſe, parce qu'il faut bien ſe paſſer quelque choſe. On continue de s'admirer, & la vie s'écoule en dédaignant de fort belles choſes, & en ſe paſſionnant pour des miſéres; mais ces miſéres ſont de nous, & les belles choſes n'en ſont pas.

Quand on veut s'aſſurer d'une choſe, importante ou non, une diſſimulation qui réuſſit preſque toujours, eſt celle de paroître la ſavoir, & n'en rien croire; l'incrédulité pique les autres; ils s'avanturent, & plus on marque d'incer-

titude, & plus on s'avance vers la vérité.

On ne nait pas pour ſoi ſeul. Nous ſommes faits pour les autres, & les autres pour nous. Ce n'eſt pas l'homme qu'on recherche, ce ſont ſes facultés; s'il n'étoit bon à rien, il vivroit & mourroit ignoré. C'eſt parce qu'il penſe, qu'il parle, qu'il agit, qu'on veut qu'il rempliſſe ſon ſort; qu'il ſoit utile & qu'il ne ſe faſſe pas dire ce que l'on diſoit à un certain Empereur: *Abandonne donc ton ſceptre comme tu fais ton devoir.*

Il faut être bien opiniâtre pour continuer une ſottiſe. Il y a des gens qui conviennent dans le cœur des fautes qu'ils font; mais ils les défendent de bouche. Un ſerment imprudent, une réſolution mal priſe, n'impoſent point

d'obligation ; il eſt toujours bien de mettre fin à ce que l'on a reconnu mal dès le commencement ; mais ce ſeroit le comble de l'impertinence de vouloir perſéverer, & obtenir l'approbation des autres.

On pouſſe quelquefois l'aveuglement juſqu'à ſe faire une vertu de ſa perſévérance dans la même faute ; on oublie qu'il y a des choſes auxquelles le tems ne peut rien changer, & que la nature des actions eſt exactement de ce nombre. Ce qui eſt vraiment bon ou mauvais aujourd'hui, le ſera dans cent ans ; le vice ni la vertu ne vieilliſſent point.

Il eſt très-bon de connoître la valeur réelle des choſes ; mais il vaut peut-être encore mieux connoître la valeur imaginaire que les autres y attachent.

J'aime mieux une erreur qui m'endort, qu'une vérité qui troubleroit mon ſommeil. Il faut ſe tromper avec tout le monde, plutôt que d'être ſage tout ſeul. Si tous les jours étoient des jours de carnaval, je me mettrois en maſque de tems en tems. Ce n'eſt pas que tout déguiſement ne me paroiſſe une folie; mais c'eſt que quand la folie eſt générale, il eſt plus raiſonnable de s'y conformer, que de faire digue à un torrent qui vous froiſſe ou qui vous entraine. Pourquoi ne pas s'épargner la peine de lui avoir réſiſté ou le ridicule de lui avoir cédé? C'eſt ordinairement une grande folie que de montrer de la ſageſſe; c'eſt plus ordinairement encore une grande ſageſſe, que de montrer de la folie. Il faut avoir de la ſageſſe pour ſoi, & tous les dehors de la folie pour les autres. Mais on me prendra pour

pour ce que je ne ſuis point. Et que vous importe, pourvu que vous ſoyez ſage, & que vous ne vous preniez pas pour tel.

On croit en impoſer aux autres ſur ſon gout, en n'admirant rien, en trouvant des défauts à tout. Si les éloges outrés décélent de la fauſſeté, ou peu de diſcernement, l'inſenſibilité marque de la ſtupidité, de l'envie, ou du moins de l'affectation. Il faut louer modérément & ne point refuſer ſes louanges à qui en mérite. Mais pour rendre cette juſtice à qui elle eſt dûe, il faut connoître la valeur des choſes; & cette connoiſſance ſuppoſe plus de lumiéres & de pénétration que l'on n'en a communément.

Monſieur le Docteur K****, qui n'a-

vez jamais compoſé qu'une mauvaiſe lettre de deux pages, ſur un ſujet aſſez trivial, c'eſt à vous que ceci s'adreſſe. Songez combien vous êtes imbécile, quand vous parlez d'un ton dédaigneux d'un ouvrage qui a fait l'admiration & l'amuſement des eſprits du premier ordre. Taiſez-vous donc ſur celui-ci; ou du moins attendez pour en mal parler, qu'il ait été jugé par vos Maîtres.

Il faut ſe garder de l'antipatie : on prend quelquefois des gens de mérite en averſion ſur leur phiſionomie. Les femmes ſont fort ſujettes à haïr, ſans ſavoir pourquoi : c'eſt que la figure des uns ne leur revient pas; c'eſt auſſi quelquefois que la figure des autres leur revient trop. Elles aiment encore avec d'auſſi bonnes raiſons. Haïſſez; mais ne placez point votre haine au hazard.

Je me garderai bien de croire que ceux qui ne ſavent point haïr, aient plus d'eſprit que les autres. Il faut ſentir, il faut punir même dans l'occaſion, & ſur-tout mépriſer.

Un très-grand avantage pour un homme d'eſprit, c'eſt le don de s'énoncer avec clarté. On doit toujours ſuppoſer qu'on parle à des gens de peu d'entendement: afin de prendre l'habitude de parler net. Tout le monde ne devine pas: & il eſt rare de rencontrer des perſonnes qui voient dans les yeux des autres ce qu'ils veulent dire. Le langage des Oracles n'eſt plus de mode, & l'on pourroit bien paſſer ſa vie ſeul, ſi l'on n'avoit à propoſer que des Enigmes.

Les longs engagemens demandent

de la méditation. Un honnête homme qui ne ſe détermine pas aiſément à les rompre, ne peut y penſer trop longtems. Avant que de ſuivre, il eſt bon de ſavoir où le fil conduit. S'il méne plus loin qu'on ne veut aller, il faut le laiſſer. Mais l'eſprit n'apprend guères cela; il eſt trop ſouvent compagnon de l'étourderie. Les ſots ne font point de grandes fautes. La nature les a dédommagés de la ſottiſe, par de la circonſpection.

Rien n'attire tant de peines que l'amitié, ſoit que l'ami aime conſtanment, ſoit qu'il ait de mauvais procédés. Il eſt certain qu'une amitié tendre entraine plus de chagrin que l'amour, & que les plaiſirs que l'amitié procure, ſont bien moins vifs. Que l'on perde un Amant, il n'eſt pas difficile de le rem-

placer par un autre; mais un ami, on n'en recouvre point. On ſent les peines d'un ami, on partage ſes malheurs; c'eſt avoir deux ames que d'avoir un ami; c'eſt ſe préparer du mal doublement. Quand on ne tient à rien, on n'eſt affecté que de ce qui nous regarde perſonnellement; j'ai deux fois la migraine, ſi quand elle me quitte, elle prend à mon ami; le deshonneur de mon ami me deshonore, ſi je continue de l'avouer; ſi mon ami fait des fautes, je les ſens; s'il me néglige, je m'en déſeſpére; s'il me manque, & que je ſois forcée de rompre avec lui, je me prépare un éternel ennui; s'il meurt, je ſuis inconſolable. Fera l'éloge de l'amitié qui voudra, je n'en veux avoir de ma vie que pour des gens dont la probité & la réputation me garantiſſent ſa durée.

Celui qui jugeroit des hommes ſur leurs diſcours, ſe tromperoit lourdement : il eſt un peu plus sûr de s'en tenir à leurs actions, quoiqu'il y ait encore entr'elles bien de la bizarrerie. Il n'y a, pour ainſi dire, que les méchans qui ſoient conſéquens. Les vertus ſont plus inégales que les vices ; & cela n'eſt pas ſurprenant. Il en coute pour être vertueux, & il en coute bien davantage pour continuer de l'être ; & puis il eſt entre le vice & la vertu des limites délicates où l'on a beſoin d'un grand diſcernement, pour ne point s'égarer, ſoit qu'il faille agir, ſoit qu'il faille juger d'une action. Le bien & le mal ne ſont pas toujours évidens. Dans les conjonctures critiques, je me détermine par la loi générale ; elle ne m'a jamais trompé. Quand je ne ſais quel parti prendre, je me déplace, & j'examine enſuite quel

parti je désirerois qu'un autre prît. Croiroit-on qu'il faut du courage pour recourir à cet expédient? Au reste, c'est là tout son mérite, car il n'y a point de finesse à l'avoir imaginé.

Plusieurs bonnes actions ne font pas la réputation d'homme d'honneur, & une seule mauvaise la détruit; cependant il est peu d'hommes qui n'en aient quelqu'une à se reprocher. Il faudroit suivre les gens dans toutes les démarches de leur vie pour prononcer sûrement qu'un tel est un honnête homme.

Les bonnes actions ont des côtés défavorables; elles font du bien aux uns, & peuvent nuire à d'autres. Si un homme, par exemple, ayant quelques obligations essentielles à une fille de rien, mais dont les services seroient connus,

l'épouſoit par reconnoiſſance, on diroit ſans héſiter que cet homme fait une ſottiſe par bonté de cœur. Mais ſi ce même homme avoit donné ſa parole à une autre fille d'un état ſupérieur à lui, qui par conſéquent l'eût choiſi, & qui en lui ſacrifiant pluſieurs années de ſon bel âge, eût manqué pour lui des occaſions de ſe marier, je prononce hardiment que ce ſeroit un ſcélérat, un lâche ou un ſot, qui ne connoitroit pas à quoi engage une parole d'honneur, & ce que preſcrivent les régles auſtéres d'une exacte probité. Combien d'hommes qui jouiſſent de la réputation des plus honnêtes gens, qui ont des actions peut-être plus déteſtables à ſe reprocher. Preſque tous n'ont que l'oſtentation & le maſque des vertus, & ne veulent rien faire de bien qu'il ne ſoit ſu. J'en connois qui ſont dans le

cas, & qui liſant ceci, n'en ſeront pas intérieurement plus contens de moi ni d'eux.

Il ne faut rien montrer d'imparfait. Les femmes ont bien cette politique. Elles ne ſe laiſſent voir qu'après leur toilette. Celles qui y ſouffrent compagnie, ont mis ordre à tout auparavant. Un homme qui écrit, en devroit faire autant. Il n'y a qu'à ſes amis qu'on puiſſe laiſſer appercevoir le côté défectueux; encore, pourquoi faut-il que ce ſoit là le privilége de l'amitié? On ne lui préſente que ce dont on rougit devant des indifférens. C'eſt pour les indifférens qu'on ſe pare; c'eſt pour ſes amis qu'on ſe néglige. A-t'on quelques belles qualités, on eſt preſſé de les faire valoir, on les expoſe à tout le monde. Ce n'eſt qu'à l'ami, qu'au ma-

ri, qu'à l'amant à qui l'on ne ſe ſoucie point de les expoſer. En revenche ils voient tout ce qu'on devroit cacher. Je ne ſais ſi l'on doit ſavoir gré de cette préférence; quant à moi, je ne ſerois pas trop fâchée ſi l'on avoit quelque choſe de beau qu'on me le reſervât, & qu'on me traitât comme une indifférente par rapport aux défauts.

Rien de ſi rare & de ſi commun que l'eſprit; on prononce ſur une converſation qu'un homme a de l'eſprit, & ceux qui vivent avec lui, nous diſent enſuite que c'eſt une bête. Une femme a-t'elle du jargon, quelque vivacité, un tour ſingulier? c'eſt une femme incomparable; il n'y a que ſes Amans qui ſachent ce qui en eſt, quoique ce ſoit de tous les hommes ceux à qui il eſt le plus facile d'en impoſer. Je me fâche-

rois contre moi-même, ſi je portois de ces jugemens précipités. La connoiſſance de l'eſprit des autres demande une étude ſuivie. Il faut avoir regardé les gens de tous les ſens, les avoir vus dans des circonſtances embarraſſantes, avoir converſé long-tems avec eux, & ce qui eſt encore plus eſſentiel, avoir ſoi-même beaucoup d'eſprit. Ce que j'ai remarqué, c'eſt que l'on s'en impoſe beaucoup plus encore ſur l'eſprit que ſur la figure : il y a des perſonnes qui ont quelque ſoupçon qu'elles ſont laides ; mais aucune qui ne ſe croie de l'eſprit. Je diſois un jour en préſence de cinq ou ſix perſonnes, qu'il n'y en avoit pas à Paris dix qui euſſent ſupérieurement de l'eſprit. Je m'apperçus que mon diſcours, quoiqu'aſſez étourdi, n'avoit point offenſé ; & qu'il n'y en avoit pas un de ceux qui m'é-

coutoient qui ne ſe mît au nombre des dix.

Les bonnes défaites, & les excuſes encore meilleures, ſont deux choſes auſſi difficiles à trouver, qu'un expédient contre les importuns. Les bonnes défaites contentent tout le monde, excepté les femmes qui n'en veulent ni de bonnes, ni d'autres. Pour les meilleures excuſes, peu de perſonnes les veulent recevoir. S'excuſer, c'eſt convenir qu'on a manqué; quant aux défaites honnêtes, il faut bien de l'eſprit pour les imaginer. Celui qui ſait refuſer, ſait plus que celui qui ſait accorder; cependant il eſt difficile de donner noblement.

La raillerie eſt toujours indécente: je la déteſte dans les perſonnes en place,

qui ne doivent montrer qu'une ſérieuſe attention, ou une politeſſe noble & aiſée : la grande ſévérité fait haïr. Il en eſt qui croient en impoſer en fronçant le ſourcil ; ce n'eſt qu'au peuple, qui ne regarde qu'au viſage : mais les honnêtes gens ſe retirent en diſant, cet homme ne nous connoit point, ni lui-même, & ne retournent plus. Je ne parle pas par expérience ; car je n'ai encore trouvé que des hommes polis ; & dans le tems je ne m'expoſerai point à en trouver d'autres.

La veuve d'un Officier ſollicitoit une penſion auprès des Miniſtres. Après pluſieurs Placets, auxquels on ne répondit pas, elle ſe préſenta elle-même avec l'air d'une femme de qualité qui n'eſt pas riche, c'eſt-à-dire, mal vêtue, mais avec le maintien & le ton d'une

femme bien élevée; les valets de chambre ne s'y méprirent pas, & la laiſſerent pénétrer. Elle arriva auprès du Miniſtre, qui, après l'avoir regardée en clignotant, lui dit... Ma bonne, on verra cela; la Dame le fixant avec aſſurance lui répondit: Monſieur de.... ai-je l'air d'une bonne? Je croyois que vous voyiez clair, mais cela viendra: vous êtes encore jeune. La Dame ſe retira; mais n'eut point la penſion.

Faire reſſouvenir, à moins que ce ne ſoit de choſes qui plaiſent, c'eſt offenſer & chagriner. Toute fâcheuſe réminiſcence eſt un reproche, & l'on n'en veut point entendre. Je connois un jeune homme qui ſiffloit, quand ſon Gouverneur lui rappelloit ſes fautes. Il faut être bien avant dans la confiance de quelqu'un pour lui parler à cœur

ouvert ſur ſes défauts ou ſur ſes infortunes, encore en nait-il de la mauvaiſe humeur.

Une retraite faite à propos, vaut mieux qu'une belle entrée. Quand on s'apperçoit qu'une affaire importante n'aura pas une iſſue honorable, il faut en laiſſer le maniment à quelque maladroit. Il s'en trouve toujours qui ſe chargent de finir ou de continuer mal ce qui a été ſupérieurement commencé. Je pourrois en citer des exemples en fait d'ouvrages d'eſprit; mais je me ferois des ennemis, & je conſeille de ne pas s'en faire, il faut que je profite de mes propres avis.

La peur eſt le défaut des femmes & des lâches. On ne devroit rien craindre que ſoi. Il y a dans la vie des plus

grands hommes des traits qui marquent que nous portons en nous-mêmes dequoi nous faire trembler. La méchanceté marche avec une viteſſe incroyable, & il y a toujours à craindre qu'elle ne nous atteigne avant la mort. La mort eſt le moment où les honnêtes gens lui échappent.

L'être créé le plus malheureux qui ſe pourroit imaginer, ce ſeroit celui à qui tout appartiendroit. Il faut des déſirs pour être content; en ſatisfaire pour gouter des plaiſirs; en laiſſer en arriére, qu'on rappelle quand on s'ennuie: plus l'imagination eſt vive, & plus on a de reſſources contre le dégout.

Dire, je ne veux point des choſes, quand on ne peut point les avoir, c'eſt prendre ſon parti vis-à-vis des autres; mais

mais non, vis-à-vis de ſoi : je connois une fille de cinquante ans qui dit qu'elle ne veut point ſe marier, parce qu'elle a peur de faire des enfans.

Ce que nous voyons ſe perfectionner ſous nos yeux, nous frappe moins que ce qu'on nous montre parfait. Nous n'admirerions guères la plus belle ſtatue, ſi nous n'avions perdu aucun des coups de ciſeaux du Sculpteur, & ſi nous l'avions vue ſans interruption ſortir peu-à-peu du bloc de marbre. Pigal voit avec une eſpéce d'inſenſibilité ce Mercure qui fait le raviſſement des autres. Il ſeroit peut-être au nombre des plus ardens admirateurs de ſa Vénus, s'il pouvoit oublier qu'il l'a faite : les étoffes qu'on nous apporte des Pays étrangers nous enchantent, tandis qu'on en fabrique à Lyon d'in-

comparablement plus belles. On a une certaine vénération pour tout ce qui vient de loin. Plus il y a loin, & plus nous admirons. Moins nous voyons, & plus nous cherchons à comprendre: on va voir en foule un animal un peu plus vilain qu'un bœuf; mais il eſt venu des Indes en chariot, & dans une armoire. J'ai vu ſuivre dans nos promenades, une Allemande comme la plus belle fille qui fût à Paris; cependant elle n'avoit de plus qu'une autre que deux treſſes blondes, & d'être venue de Manheim. Il faudroit conſeiller le voyage à toutes celles qui ne trouvent pas des maris dans leurs Pays; à force de courir, peut-être en rencontreroient-elles.

Il n'y a de régles pour la façon de ſe mettre que l'état & l'uſage. Le gout

eſt pour ſoi, & la mode pour les autres. La richeſſe des ajuſtemens va à quelques-uns & point à d'autres. Telle eſt à ravir avec un habit ſimple qui ſeroit mal ſous une étoffe de prix : la ſimplicité convient aux phiſionomies nobles. La beauté n'eſt jamais plus éclatante, que dans un habit blanc ; mais cette couleur rend la laideur hideuſe. Elle la fait ſortir d'une façon déſeſpérante pour la laideur même & pour ceux qui la contemplent.

L'ambition cachée eſt la plus forte, & la plus sûre du ſuccès. Malheureux qui en eſt poſſédé ; plus malheureux encore qui ſert d'inſtrument à l'élévation de l'ambitieux. Le Précepteur de François premier ne vouloit rien d'abord. Il ſe fit prier pour accepter un premier bénéfice. Dans la ſuite les plus

conſidérables lui parurent peu de choſe au gré de ſes déſirs ; il finit par être pourvu d'un Archevêché & d'un Chapeau de Cardinal en eſpérance. Méfiez-vous de l'avidité de ceux qui refuſent ce qui ſemble leur convenir. Ils ont des vues plus éloignées, ils craignent d'uſer leur crédit ſur des bagatelles.

Rien n'eſt ſi ſujet à des révolutions que la faveur. Pour peu que le favori ait de Philoſophie & point d'enfans, il devroit ſouhaiter l'inſtant de ſa diſgrace, plutôt que de la redouter. C'eſt alors que la liberté commence. Ce ſont des chaînes rompues, & d'autant plus difficiles à rompre, qu'on attache un honneur à les porter. Y a-t'il donc un ſi grand malheur à dépendre de ſoi, qu'il faille ſe déſeſpérer, quand on en

reçoit la nouvelle? Si l'amour dépendoit de nous comme les honneurs dépendent de la fortune, je conſeillerois de fuir tous les engagemens. L'homme libre porte avec lui ſon bonheur; il ne doit compte de ſon repos & de ſes actions à perſonne; autant vivre pour lui dans un Pays, que dans un autre. Rien ne le retient. Il ne ſe fixe d'ordinaire qu'où il trouve le bien-être. S'il ceſſe dans cet endroit, il le cherche ailleurs, sûr de le trouver encore. Nous avons mille exemples de favoris qui ſont morts de leurs diſgraces. Que le ſang froid de Pimentel eſt rare! Partons, Madame, dit-il à ſa femme; nous n'avons plus que faire ici. Philippe s'eſt apperçu que j'avois plus d'eſprit que lui.

Inſulter au malheur des autres, c'eſt mettre le comble à l'inhumanité. Tout

ce qui n'eſt plus à craindre, doit ſuſpendre le reſſentiment. Il faut laiſſer ſes ennemis en paix, quand ils ne peuvent plus nuire. C'eſt jouer un mauvais perſonnage, que de frapper du pied le lion quand il eſt mort. Il n'eſt permis de pourſuivre que ceux qui ont dequoi oppoſer aux coups qu'on leur porte.

Le meilleur expédient contre l'infortune, c'eſt de s'y tenir préparé. S'il eſt un moyen de la réparer, il eſt prudent de l'employer comme s'il ne devoit pas réuſſir; de peur, s'il vient à manquer, d'ajouter ce chagrin à celui qui l'a précédé. Quand on a pris cette précaution, on peut tout tenter pour faire diverſion à ſa douleur. Les expédiens les plus mauvais occupent, & cela ſuffit. Le tems s'écoule, tandis qu'on les met en œuvre, & qu'ils échouent.

Ils en font quelquefois découvrir de meilleurs : car il y a du reméde aux accidens les plus déſeſpérés ; celui qui les trouve, montre du jugement & de la fermeté.

Il faut être long-tems à faire ce qui doit durer long-tems. Les belles choſes ne ſont pas l'ouvrage d'un jour. La perfection marche à pas lents. Un fameux Peintre répondit à un autre Peintre, qui lui diſoit en lui montrant des tableaux, qu'il étoit peu de tems à les faire ; *il eſt aiſé de le croire ; on le voit bien.*

Donner de bons conſeils à des gens ſans eſprit, c'eſt prodiguer le ſien. La ſottiſe ne va point ſans l'entêtement, & ils ne feront rien que ce qu'ils ont réſolu de faire. Il ne faut ſe mêler de conduire que les perſonnes qui nous

entendent, & qui nous eſtiment aſſez pour préférer nos idées aux leurs. Celles-ci du moins ne nous imputeront pas le défaut de ſuccès.

Il eſt impoſſible de ſe livrer à un grand attachement & de faire ſa fortune. L'amour vrai ferme toutes les voies à l'opulence. Il faut en bon Philoſophe vivre tranquile ſur tout ce qui fait l'ambition des autres, ou ne tenir ni à ſoi ni à perſonne, ſi l'on veut parvenir. La mauvaiſe foi & l'inconſtance ſont les compagnes de la fortune. Que de vertus échangées contre de l'or, ou contre des plaiſirs bien frivoles!

On demandoit un jour dans une compagnie quelle étoit la vertu qui nous étoit la plus néceſſaire; preſque toutes les femmes furent d'avis que

c'étoit la chaſteté; il n'y en eut qu'une qui répondit, vous vous trompez, c'eſt la diſcrétion. J'ai ſoixante ans, & j'ai la réputation d'avoir été ſage: il n'y a que moi qui ſache ſi cela eſt. Cette franchiſe termina la conteſtation; on jugea que la perſonne qui venoit de parler, avoit de l'expérience, & on n'en penſa pas plus mal de ſa vertu. On fit une autre queſtion: on demanda quel étoit le défaut le plus inſupportable dans une femme; mais on ne put jamais s'accorder ſur ce point: chacune jugea à ſa fantaiſie, & regarda le défaut qu'elle n'avoit pas, comme le plus inſupportable. On laiſſa les femmes pour paſſer aux hommes, & l'on demanda quelle étoit la qualité la plus eſſentielle pour eux: tout le monde dit, la probité ou la valeur, & moi je dis que c'étoit moins ces vertus que l'art de

paroître tout ce que l'on vouloit, ſans ſe démentir.

Vivre ſans paſſions, c'eſt dormir toute ſa vie, & rêver que l'on boit, que l'on mange, que l'on marche, que l'on parle. Il faut être remué par quelqu'affection, pour être; & j'aimerois mieux mettre quelqu'un en colére, s'il n'avoit que cette paſſion, que de l'ennuyer & moi auſſi, en le laiſſant tranquile. Je connois un homme porté à la tendreſſe, qui quand il ne trouve ſur ſon chemin aucune femme dont il puiſſe amuſer ſon cœur, s'en imagine une qui tienne ſes ſens éveillés, juſqu'à ce qu'il puiſſe s'occuper de l'objet réel. Cet homme a une ſorte d'eſprit fort amuſant. C'eſt lui qui diſoit qu'un joli portrait valoit mieux qu'une femme ſotte & belle.

On pardonne les offenſes : mais on s'en reſſouvient. Il n'y a que les gens ſans cœur qui en perdent la mémoire. Les perſonnes ſenſibles ont l'ame comme un miroir, où les bons & les mauvais procédés ſe repréſentent ſans ceſſe.

On doit oublier ſes ſottiſes, & jamais celles des autres. Pour les ſiennes, il eſt inutile de ſe les rappeller ; & l'on trouve dans celles des autres dequoi ſe corriger.

La conſtance eſt une vertu décriée, parce qu'elle eſt rare : on a pris le parti d'oublier, ou de jetter du ridicule ſur tout ce qui nuit aux plaiſirs ; & la conſtance y nuit. S'en tenir toujours aux mêmes objets ; ne point changer d'amis, cette opiniâtreté donne une haute idée de ceux qui l'ont ; mais ceux qui

ne l'ont pas, ne s'en croient pas moins heureux. La conſtance dans les réſolutions marque plus ſouvent de l'entêtement, que de la fermeté. Une entrepriſe nous ſera-t'elle avantageuſe ou deſavantageuſe ? Voilà ce dont il s'agit. L'honneur de voir la fin d'un événement malheureux, ne vaut pas celui de l'avoir évité.

Ce n'eſt point le courage qui fait courir un jeune homme de quinze ans à l'Armée. Il ne ſaura, s'il en a, qu'au retour de la Campagne. Mais on lui a dit avant que de partir plus de cent fois, que le parti des armes eſt le ſeul qu'il y ait à prendre pour un Gentilhomme, qu'il faut être utile à ſon Prince & à ſa Patrie; il court où il ſait que ſon pere, ſes parens, ſes amis, l'ont devancé; impatient de ſe trouver

dans une affaire, il s'y trouve, il fait ſon devoir; il revient; mais l'idée du danger qu'il a couru, le fait frémir: s'il y retourne, c'eſt en frémiſſant encore. Peu à peu, il ſe fait, ſoit aux dangers, ſoit au bonheur de les éviter: il paſſe cinquante ans au ſervice; & l'on prononce que c'eſt un brave homme.

Les hommes vraiment vertueux ne voient point de plus grand malheur que de ceſſer de l'être; ils ont attaché tout le bonheur de leur vie à une ſeule mauvaiſe action, qu'ils ne feront jamais; les méchans au contraire, ont ſi ſouvent réuſſi par de mauvaiſes manœuvres, qu'ils ſe croiroient dupes, s'ils tenoient une autre conduite: je ne ſuis donc pas inquiéte de ce qu'ils doivent penſer les uns & les autres de la vertu. Mais ce que je demande, c'eſt l'opinion

qu'en doivent avoir la plupart des hommes qui ont fait de bonnes & de mauvaiſes actions, & qui ont ſouvent été moins malheureux par les mauvaiſes, qu'heureux par les bonnes. Ce que je demande, c'eſt ce que penſe de la vertu un homme né dans la miſére, avec un cœur voluptueux, qui paſſe rapidement d'un état d'autant plus inſupportable pour lui, que ſon caractère s'en accommodoit moins, à un état où il peut ſe livrer à ſa paſſion dominante, & cela par une ſeule mauvaiſe action entiérement ignorée, par un vol ſecret, par un dépôt retenu, parce qu'il n'a point été reclamé; croit-on que cet homme ſoit pourſuivi ſans ceſſe par ſa mauvaiſe action, & qu'elle ſe préſente à lui au milieu de ſes amuſemens? Si l'on le croit, on ſe trompe. Pour un moment où le fantôme ſe montre, il y

en a cent où le tumulte des affaires, & l'ivreſſe des plaiſirs le font diſparoître: j'en parle par expérience. Je connois des perſonnes très-ſatisfaites, quoique très-méchantes; & d'autres très-mécontentes, quoique vertueuſes. La reſſource de celles-ci eſt dans quelque ſiſtême chimérique qui les conſole, & la tranquilité des autres, dans un étourdiſſement qui dure preſque juſqu'à la fin. J'avoue que l'homme méchant & l'homme vertueux n'ont pas le même dernier inſtant. Ils meurent les yeux attachés, l'un ſur une ombre qui l'effraie, l'autre ſur une ombre qui l'encourage, mais tous deux ſéduits; que faire donc pour être heureux? Le dirai-je? Sans doute, puiſque je n'écris que pour dire la vérité; ne ſe laiſſer tromper par les préjugés, ni à la vie ni à la mort: être méchant, ſi on a l'eſprit, l'ame, le

cœur & les panchans tournés à la méchanceté ; être bon, ſi on a l'ame, le cœur, & les panchans tournés à la bonté; & mourir comme on a vêcu. C'eſt bien la peine de changer pour un inſtant, ſi les hommes ni Dieu n'en peuvent ſavoir gré. Quelle morale, dira-t'on ! vous encouragez les méchans à reſter méchans, & vous faites bien peu de mérite aux bons de leurs vertus. Je laiſſe les choſes comme elles ſont; mes réflexions n'y mettent rien, & n'y changeront rien ; & j'aurai beau dire aux moutons de faire les loups, ils ſeront toujours moutons; & aux loups d'être doux comme des agneaux, ils reſteront toujours loups. Quiconque eſt loup, agiſſe en loup; la Fontaine le dit; eh! que dis-je autre choſe? mais ſi l'on demeure ce que l'on eſt, & ſi quand les hommes croient changer de con-

conduite, ils ne font que changer de temperament, à quoi bon tant de leçons de ſageſſe, tant de maximes de prudence, & tout votre étalage de préceptes? Voulez-vous que je vous le diſe? à rien, qu'à m'amuſer, vous & les autres; je veux écrire, & je veux qu'on me liſe; mais je ne prétens corriger perſonne.

Tout finit puiſque nous mourons. Quelle eſt donc la manie de ces gens qui veulent faire parler d'eux après leur mort, & qui ont paſſé toute leur vie à arranger ſérieuſement des mots? Qu'il y a de vuide dans nos penſées, & qu'un catafalque eſt une recompenſe bien digne de ceux qui n'ont rien mérité pendant leur vie! Je connois une Oraiſon Funébre de Céſar qui commence par ces mots, *il a tué cinq cens*

hommes de ſa main. Et une autre d'une Princeſſe de douze ans, où après les titres accoutumés, l'Orateur s'étend ſur la haute prudence, la chaſteté & les autres vertus prématurées de la défunte : ce fut pourtant un Evêque qui fit ce Panégirique.

Toutes les grandes paſſions abandonnent les hommes à la mort; toutes excepté l'avarice. Ils ſe repentent ſincérement d'avoir aimé les femmes aimables, & d'avoir fait un mauvais uſage de leurs richeſſes : alors ils écartent les femmes ; mais ils continuent d'être avares. Le Commandeur de... eut une longue maladie. Sur le point de mourir, il dit à ſon Médecin, qui lui avoit rendu ſix mois de viſites aſſidues, qu'il vouloit le recompenſer de ſes bons ſervices, & lui préſenta en

même-tems trois louis, qu'il tira d'un ſac qu'il tenoit caché ſous ſon chevet. Le Médecin ſurpris de la médiocrité de la ſomme, lui demanda ſi c'étoit un à compte. Un à compte, Monſieur, reprit le moribond ? non, Monſieur, non, la ſomme me paroit raiſonnable pour tout le tems de ma maladie. Le Médecin lui fit encore quelques remontrances, auxquelles le Commandeur répondit : Je vois bien que vous n'êtes pas content ; tenez, voilà donc encore un petit écu. Le Médecin ne put s'empêcher de rire, & de refuſer les trois louis & le petit écu. L'eſpérance & l'avarice ſuivent les hommes avares juſqu'au dernier moment, ou peut-être les avares ne croient pas l'être, & s'endorment là-deſſus.

Il eſt des choſes qu'il ne faut point

éclaircir; ce ſont celles dont la connoiſſance nuiroit à nos interêts, ou à notre repos. Il faut s'épargner autant qu'on peut des vérités fâcheuſes. J'aime mieux une erreur qui fait mon bonheur, qu'une évidence qui me déſeſpére. La curioſité eſt le défaut des enfans & des ſots; des enfans, parce qu'ils ne ſavent rien, & des ſots, parce qu'ils s'occupent des ſottiſes des autres.

Il ne faut s'approprier ni les biens ni les titres des autres. Un Gentilhomme tout ſimple qui prend les noms de Comte ou de Marquis, donne dans un ridicule ſi outré, quoiqu'il ſoit commun, que les gens de bon ſens daignent à peine s'en amuſer. Faites-vous, ſi vous voulez, honneur des vertus ou des dignités de vos peres; mais ne reſſemblez point aux avanturiers, puiſque

ſi vous ne pouvez être tout ce que vous ambitionnez, vous pouvez du moins être mieux qu'eux.

Les femmes mépriſent leurs ſubalternes, & quelquefois leurs égales, & envient celles qu'elles voient au-deſſus d'elles. Ne diroit-on pas que le mérite fut toujours attaché à la naiſſance & aux dignités ? Je ne connois point de contradiction plus marquée que la conduite & les diſcours que l'on tient ici. On établit les plus belles maximes ; mais cela n'empêche pas qu'on ne continue de mépriſer ou d'envier. Encore ſi le mépris étoit auſſi-bien fondé que l'envie ; mais il n'en eſt rien. La Guenon de la Marquiſe de... mordit une de ſes femmes au bras, & la morſure fut ſi cruelle, qu'on penſa dans les premiers jours qu'elle ſeroit mortelle. Le pre-

mier jour la Marquiſe gronda ſa Guenon d'une façon tout-à-fait ſérieuſe, & lui défendit bien de plus mordre ſi fort à l'avenir. La Fille en fut quitte pour un bras. La Marquiſe n'en pouvant plus tirer les ſervices accoutumés, la renvoya, en lui promettant d'avoir ſoin d'elle. Le Marquis lui repréſenta qu'il y avoit de l'inhumanité dans ce procédé; mais la Marquiſe lui répondit : Que voulez-vous que je faſſe de cette fille? elle n'a plus de bras.

Il y a des gens qui ne font rien que par oppoſition. S'ils voient quelqu'un prendre un parti, ils ſe jettent auſſi-tôt dans le contraire. Cela ne peut venir que d'un travers dans l'eſprit qui détermine à faire tout au rebours des autres; ou d'un ſi grand mépris pour la

multitude, qu'on imagine devoir faire tout le contraire de ce qu'elle fait. Quoiqu'il en ſoit, ces perſonnes ſont inſupportables dans la ſociété, & portent un grand préjudice à leurs affaires & à celles dont elles ſont chargées. Il n'y a que dans les affaires d'opinion, où l'on eſt preſque sûr de rencontrer la vérité en abandonnant le grand chemin : c'eſt tout autre choſe quand il s'agit d'interêt. Preſque tous les hommes ont autant d'eſprit les uns que les autres. L'eſprit ne nous donne donc l'avantage ſur ceux qui n'en ont pas, que dans des occaſions où ce ſeroit peut-être un avantage que de leur reſſembler. Je ne vois que des gens d'eſprit dont les affaires domeſtiques ſont dérangées, & qui ſe ſont attiré mille chagrins par leurs façons de penſer ſinguliéres, ſur une infinité de choſes

d'opinion ou de préjugés qui n'en valoient pas la peine.

En croyant bien faire, on court ſouvent à ſa perte; il ne faut pour cela qu'oublier la circonſtance la plus légére dans ſon calcul. Dans les occaſions importantes il faut tout compter; il n'y a que les avantages prodigieux de la réuſſite, & le peu de deſavantages du défaut de ſuccès qui permettent de donner quelque choſe au hazard.

Il eſt d'un homme d'eſprit de connoître ſes qualités & ſes défauts; ſes qualités, pour aller au bonheur par le plus court chemin; ſes défauts, pour ne faire aucun faux pas ſur la route. Savoir comparer ſes forces avec les difficultés, c'eſt lire dans l'avenir. Auſſi les événemens inattendus n'étonnent-

ils que ceux qui n'ont vu dans les choſes, ou rien de difficile, ou rien d'aſſez difficile.

Les jugemens intérieurs que nous portons de nous-mêmes ſont plus équitables qu'on ne le penſe communément. Il y a plus de fauſſeté dans nos procédés, que d'injuſtice dans l'eſtimation de notre mérite. Un ſcélerat ſe donne quelquefois pour un homme de bien; mais il ne ſe prend jamais pour tel. Un ſot ſe vantera d'avoir de l'eſprit; mais rélativement à tels & tels avec leſquels il s'eſt meſuré, il n'ignore point qu'il n'eſt qu'un ſot. Qu'un homme affecte tant qu'il voudra de ſe préférer à tout le monde; ſi l'on en excepte ceux qui lui ſont réellement inférieurs, il ne ſe préfére ſincérement qu'aux inconnus. Voilà les derniers confins de la fatuité.

J'avertis pour moi toutes mes connoiſſances & tous mes amis, que je n'accorde de l'eſprit qu'à ceux en qui j'en reconnois plus que je n'en ai : je dis des autres qu'ils ne ſont pas bêtes. Les avantageux ſont auſſi ſujets que d'autres à être envieux ; ils ne s'eſtiment donc pas autant qu'ils le paroiſſoient ; car ſi l'on a dit de l'hipocriſie que c'eſt un hommage que le vice rend à la vertu, on pourroit dire de l'envie, que c'eſt un hommage que l'infériorité rend à des talens ſupérieurs.

Il ne faut s'embarquer de propos délibéré dans aucune de ces entrepriſes difficiles dont on ne peut ſortir que comblé de gloire, ou couvert de ridicule. La mémoire des grandes actions ne commence guères que quand celle des mauvaiſes finit, à la mort de ceux

qui les ont faites. C'eſt donc jouer un jeu extravagant que de riſquer ſans néceſſité, de tout perdre pendant ſa vie pour gagner quelque choſe quand on n'eſt plus.

Il y a des hommes qui pleurent comme des femmes; mais il n'y a preſque point de femmes qui pleurent comme des hommes. Verſer des larmes, quand on en a de bonnes raiſons, c'eſt ſenſibilité & non foibleſſe; il y a pluſieurs conjonctures où il ne meſſied non plus à l'homme le plus ferme de pleurer, qu'au plus ſévére de rire. Avec cette différence qu'un mot plaiſant autoriſe à rire, & qu'il en eſt des pleurs comme de toutes les démarches ſérieuſes; elles ſuppoſent de puiſſans motifs. On peut rire de rien; mais il faut pleurer de quelque choſe. Les

femmes n'y regardent pas de ſi près; elles pleurent avec la même facilité qu'elles rient. L'exemple leur ſuffit. Qu'une femme pleure, *a dit le Poëte*, une autre pleurera, & toutes pleureront autant qu'il en viendra. Que penſer de cela? Je n'oſe le dire: mais les hommes me devineront, & cela me ſuffit.

Pourquoi les hommes les plus délicats ne le ſont-ils pas autant ſur leurs choix, que les femmes de gout ſur les leurs? J'en dirois bien une raiſon, qui ne ſeroit pas à notre avantage. Si nous ſavions nous faire reſpecter ſans nous rendre ennuyeuſe, je crois que les hommes ne nous quitteroient pas pour aller chercher des créatures, qu'ils voient d'abord par maniére d'aquit, & qui deviennent enſuite les objets de leur attachement & de leur complaiſance.

Il faut fuir la ſociété de ceux dont on n'a rien à prendre que des travers. L'eſprit s'exerce avec les gens inſtruits : il s'aſſoupit avec les autres. On ne cultive ſes talens, on ne conſerve la pureté de ſon langage, on ne perſévére dans la vertu, les mœurs, la décence, & les belles maniéres, qu'avec ceux qui ne péchent par aucun de ces côtés. Le mauvais exemple nuit plus que le bon ne ſert.

Il y a des hommes qui ſe ſont imaginé que leur réputation étoit faite, s'ils étoient une fois admis chez quelques femmes de nom qui tiennent aſſemblées de beaux eſprits. Ils n'ont pas réfléchi que ce ne ſont pas ces Dames qui ont fait faire de bons ouvrages à ces Meſſieurs ; mais que la réputation de ces Meſſieurs s'étoit faite avant que d'être

admis dans ces ſociétés. Je dirois volontiers à... faites de bons & de beaux ouvrages, ou de belles actions, & tout le monde le ſaura. Si vous voulez être prôné, que ce ſoit par votre propre mérite : fuſſiez-vous admis chez tous les Academiciens & chez toutes les Marquiſes du monde; on cherchera pourquoi, juſqu'à ce qu'on s'apperçoive que vous ne devez cet honneur qu'à vos talens.

Ce ne ſont point les femmes qui font la réputation d'un homme d'eſprit; les hommes au contraire font la nôtre, ſoit en bien, ſoit en mal. Notre approbation ne ſupplée point aux preuves de capacités; & quand un homme a prouvé qu'il avoit du mérite, notre cenſure tombe à faux. C'eſt tout autre choſe quand un homme prononce ſur

le compte d'une femme ; s'il dit que c'eſt une femme d'eſprit, on l'en croit ſur ſa parole. D'où peut venir cette différence ? Il me ſemble que les hommes ſont au moins auſſi ſujets à ſe prévenir ſur notre compte, que nous ſur le leur.

Il faut ſavoir ſe dérober aux propoſitions qui ne plaiſent pas, ou paſſer quelquefois pour un homme peu complaiſant. Eluder ou donner le change eſt un moyen qui ne réuſſit pas avec tout le monde. Il y a des gens opiniâtres, & de bonne mémoire, qu'on n'éloigne pas facilement de leurs demandes : que devenir avec eux ? en être fort embarraſſé, à moins que de les preſſentir, & les refuſer d'avance.

Voulez-vous être aimé d'une fem-

me ? étudiez ſes gouts ; conſultez ſes plaiſirs ; contentez ſes fantaiſies ; paſſez-lui ſes caprices ; fermez les yeux ſur ſes défauts ; louez les qualités qu'elle a ; prêtez-lui celles qui lui manquent ; ne faites point d'éloges des autres femmes en ſa préſence ; ſur-tout point de gêne : on ne pardonne, ni ce qui nuit aux plaiſirs, ni ce qui mortifie l'amour-propre ; du moins c'eſt mon avis.

Il n'y a rien de ſi déſeſpérant pour les femmes, que les Amans têtus, qu'elles n'aiment pas. Ils ſont de trop quand on eſt ſeule ; c'eſt bien pis quand on a compagnie qui plait. Un moyen infaillible de ſe faire déteſter, c'eſt de reſter opiniâtrément entre deux perſonnes qui s'aiment, & les priver des momens doux qu'elles ſe promettoient ; mais comment s'appercevoir qu'on eſt

de

de trop? à l'air, aux propos, aux perſonnes, à l'adieu qu'on vous appuie, pour ne plus s'y retrouver.

Je ne trouve rien de ſi difficile que d'éloigner les importuns ſans s'attirer des ennemis. Dites aux gens, *allez-vous-en, vous m'ennuyez;* ils s'en iront, mais très-mécontens du compliment, & ne manqueront pas de vous déchirer à la premiére occaſion: s'en défaire à force de politeſſe, cela ne réuſſit ni avec les imbéciles qui prennent tout pour bon, ni avec les autres, qui reſtent par méchanceté; & l'on continue de s'ennuyer. Que faire donc? Je n'en ſais rien, à moins que d'avoir la peſte, ou de faire dire que l'on l'a. Ce fut le ſecret de je ne ſais quel Philoſophe, qui voulant mourir tranquilement, faiſoit dire à ſa porte, qu'il étoit attaqué d'une maladie épidémique.

Se montrer quelquefois ce que l'on n'eſt pas; moyen sûr de mettre en défaut la pénétration, qui ne ſait plus à quoi s'en tenir, & qui voit dans vos procédés paſſés, dequoi ſe raſſurer & dequoi s'allarmer. Si vous êtes toujours bon, perſonne ne vous craindra; toujours ſimple, on ne ceſſera de vous éconduire; toujours fin, on ſe méfiera de vous. En changeant de conduite à propos, on parvient à être aimé & jamais trompé. On en impoſe même aux autres ſi l'on veut; cela eſt quelquefois néceſſaire.

La ſupériorité ne ſe pardonne pas, à moins qu'elle ne ſoit exceſſive; c'eſt donc tomber dans une lourde faute que de laiſſer appercevoir à ſon protecteur, ou à ſa maîtreſſe, qu'on l'emporte ſur eux en ſavoir-faire ou en agrémens. L'a-

dreſſe n'eſt pas de montrer bien de l'eſprit quand on en a; mais bien de faire valoir celui des autres quand ils en ont médiocrement, & qu'on a des raiſons de les ménager.

C'eſt au moins une imprudence que de s'ouvrir à tout le monde: on a beau avoir des talens, de l'eſprit, un caractère admirable, il y a toujours des côtés par où il eſt bon de n'être pas regardé: les femmes entendent, ce me ſemble, cette politique mieux que les hommes; elles enveloppent ſoigneuſement ce qu'elles ne peuvent montrer avec avantage. Voyez Madame de la**, qui n'a pas les dents belles, elle ne rit jamais que des yeux.

Madame de... & Monſieur de... dans les premiers tranſports d'une paſ-

ſion naiſſante, penſerent à s'aſſurer l'un de l'autre par les liens qui coutent le plus à rompre aux honnêtes gens, & qui coutent le moins à faire aux Amans: ils ſe firent les plus terribles ſermens, prirent Dieu & les Anges à témoin, & vêcurent pendant pluſieurs mois dans la certitude qu'ils ne ſe manqueroient jamais; mais par malheur Madame de... prit auprès d'elle une jeune parente, qui, ſans être auſſi aimable qu'elle, valoit cependant la peine d'être remarquée. Auſſi Mr. de... la remarqua-t'il, ne tarda pas à s'en faire un mérite, aima, fut aimé, & choiſit bientôt pour faire ſes viſites à Madame de... les heures où il étoit aſſuré de ne trouver que ſa parente. Mais on n'eſt pas heureux tous les jours. Un jour donc Madame de.... rentra lorſqu'ils s'y attendoient le moins, & ſurprit ſon

Amant entre les bras de ſa Rivale : elle ne fit que ſe montrer, & ſe retirer. Elle compta bien que Monſieur de... ne tarderoit pas à ſortir : elle l'attendit ſur les dégrés, le prit doucement par la main, deſcendit avec lui, & dit à ſon portier : Un tel, regardez bien cet homme-là; ſouvenez-vous, quand il ſe préſentera, de lui dire que je n'y ſuis point; & afin qu'il ne vous arrive pas de vous méprendre, tenez, voilà ſon portrait.

Après cette premiére expédition, elle remonta dans ſon appartement, où elle ne fut pas plutôt entrée, qu'elle vit ſa parente à ſes pieds. Relevez-vous, Mademoiſelle, lui dit-elle avec douceur. Je ne ſuis point étonnée de la tendreſſe que vous avez priſe pour Monſieur de... & moins encore de

votre foibleſſe ; je ſavois avant vous qu'on pouvoit en avoir pour lui, & vous ne m'aviez pas promis de ne le point trouver aimable. Nous avons ſuivi l'une & l'autre les mouvemens de notre cœur ; cela me paroit tout naturel : ce n'eſt point à vous que j'ai des reproches à faire ; il n'y a que de... qui ſoit coupable, & je l'en ai puni. Tranquiliſez-vous donc, & quittez cet homme-là ſi vous pouvez ; car je ne crois pas que vous deviez vous attendre à plus de fidélité qu'il ne m'en a tenu.

Madame de... finit ce diſcours par embraſſer ſa parente, lui fit quelques jours après un petit préſent, & vêcut avec elle comme de coutume : elle montra dans cette avanture du courage ; mais le courage ne rend pas inſenſible. Le chagrin s'en mêla ; elle fit une

maladie pendant laquelle elle ſe promit bien de n'avoir de ſes jours aucun commerce de galanterie, & ſe tint parole. Il ſeroit à ſouhaiter que toutes les femmes fiſſent & penſaſſent comme Madame de... Je demande à préſent ſi Madame de... manquoit à ſes ſermens, & ſi Dieu & les Anges qu'elle avoit pris a témoin de ſa conſtance, pouvoient trouver mauvais qu'elle chaſsât de chez elle un perfide, & qu'elle ceſsât d'aimer un homme qu'elle ne pouvoit s'empêcher de mépriſer. Dira-t'on que rien ne la diſpenſoit de ſes ſermens, & qu'elle étoit coupable, ſinon d'y avoir manqué, du moins de les avoir faits? Cela peut être; mais cela ne fait rien contre ce que j'ai avancé.

J'ai voulu dans mes Conſeils qu'on fît ſes promeſſes conditionnelles, quand

on prévoyoit des incidens qui pouvoient y faire manquer. Je m'explique. On promet d'aimer toute ſa vie; mais n'eſt-ce pas aux conditions tacites qu'on ſera toujours aimée; qu'un Amant ne ſe négligera point; qu'il n'aura point de mauvais procédés, &c. & n'eſt-il pas conſtant que ſans cela on ſe diroit cent fois le jour qu'il faut continuer, qu'on n'en feroit pas davantage? Pourquoi donner aux ſermens plus de force qu'ils n'en peuvent avoir? n'eſt-ce pas aſſez d'y tenir tant que l'on n'a pas de bonnes raiſons d'y manquer? & puis il y a des choſes qui ne ſont pas en notre pouvoir, & je n'ai prétendu parler que de celles-là. On peut jurer qu'on ſera fidéle, parce que la fidélité dépend de nous; mais non qu'on aimera toujours: il faudroit donc, avant que de faire un ſerment, en bien examiner

l'objet, ou ſe réſoudre à jurer comme des enfans.

Un homme a ſéduit une fille par des promeſſes de mariage. S'il refuſe d'épouſer, c'eſt un homme qui a fait un vol dont il convient, & qui ne veut pas reſtituer. S'il épouſe cependant, c'eſt un homme deshonoré, ruiné, malheureux pour le reſte de ſa vie. Il eſt queſtion maintenant de ſavoir lequel des deux il faut ſacrifier, ou de ſon bonheur, ou de ſa parole. Son bonheur? ce ſeroit tout ce qu'on pourroit exiger d'un homme sûr de faire celui de la perſonne qu'il a ſéduite aux dépens du ſien: mais rien n'eſt plus incertain. La queſtion change donc, & ce que l'on demande réellement, c'eſt lequel des deux un homme doit ſacrifier de ſon bonheur & de celui d'un

autre, ou de ſa parole? il n'y a pas à balancer, ſa parole. Filles, ſoyez donc ſur vos gardes; méfiez-vous d'une promeſſe que la paſſion arrache, & que le bon ſens diſpenſe de tenir. Hommes, n'avanturez point de promeſſes, ne jurez que de ſang froid, & tout en ira mieux.

Le plus grand bonheur qui puiſſe arriver à un jeune homme, c'eſt que la premiére perſonne à laquelle il s'attache, ſoit une femme d'eſprit & de cœur; l'empire qu'elle prend ſur lui, ne peut tourner qu'à ſon avantage. C'eſt un terrible mot qu'un *je le veux* d'une femme aimable; mais quand l'honneur & la raiſon dictent ſes volontés, un honnête homme n'eſt-il pas trop heureux que nous lui commandions, & de nous obéir?

C'étoit l'habitude de voir des femmes qui ne méritent aucuns égards, qui rendoit jadis les hommes inſolens : car il y avoit des inſolens du tems de la Reine de Navarre. On n'en voit point aujourd'hui : il n'y a plus que des hommes polis & galans, & des femmes à qui il eſt difficile de manquer de reſpect. Une femme que l'on offenſeroit ſérieuſement, un homme qui craindroit ſérieuſement de faire une offenſe, paſſeroient pour des gens du tems de la Reine de Navarre.

S'il y avoit jadis des hommes inſolens, il y en avoit d'autres auſſi, dont les mœurs étoient ſimples, dont la ſociété étoit innocente & douce, avec leſquels on ne riſquoit rien de hazarder des folies, qui prenoient tout bien, qui n'en penſoient pas plus mal, & qui

conſervoient du reſpect; mais le reſpect eſt ſi froid, qu'on s'en paſſoit fort bien du tems de la Reine de Navarre.

Il eſt auſſi eſſentiel à un jeune homme de voir de bonne compagnie en femmes, qu'à une femme d'éviter la mauvaiſe en hommes. Un jeune homme ſe forme l'eſprit & le cœur avec elles; mais il faut pour cela qu'elles ne ſoient ni dévotes, ni libertines. Il n'y a rien à apprendre avec les dévotes, & ce que l'on apprend avec des libertines, n'eſt pas bon à ſavoir. Celles-ci corrompent le naturel le mieux diſpoſé: on a beau dire qu'on en revient dans un âge mûr; rien n'eſt plus incertain; & quand cela ſeroit on conſerve toujours de leur commerce quelque choſe qui déplait aux femmes bien nées. Que faire donc quand on a vêcu long-tems

avec des femmes libertines? employer ſes derniéres années à rougir des premiéres, & ſe déplaire à ſoi-même & aux autres? en vérité, il vaudroit preſqu'autant avoir continué de voir les mêmes compagnies, puiſqu'on n'eſt plus bon que pour elles. Je ne dirai rien de la ſociété des dévotes; elles ne me pardonneroient pas, & je crains la calomnie.

Penſer, parler, faire, comme on penſe, comme l'on parle, comme on fait, c'eſt être un homme comme un autre. Il ne faut pas cependant être ſingulier; car les originaux ne plaiſent qu'à peu de monde. Mais penſer juſte, parler noblement, agir équitablement, c'eſt avoir un mérite peu commun, ſans être un original.

On dit que tout a ſon tems: en effet

il en eſt un pour les folies; mais il y a des gens pour qui celui du bon ſens ne vient point, & ces gens-ci ne ſont pas les plus malheureux. Je connois un homme qui paſſe ſa vie à ramaſſer toutes les petites anecdotes de la Cour & de la Ville; il eſt enchanté quand il a quelque occaſion de les placer en converſation, & il en trouve cent pour une. Il ſe tient pour le plus heureux mortel du monde de vous avoir dit que la vente des tableaux de Monſieur un tel a paſſé quatre-vingt mille francs; & il faut bien qu'il le ſoit, puiſque l'on m'a dit d'un homme qui a ſondé les profondeurs de la Géométrie, qu'il envioit le ſort, les rares connoiſſances, & la bienheureuſe imbécilité de cet homme.

On eſt heureux par les autres ou par ſoi-même: or, c'eſt être dupé que de

courir après une fortune qui nous fuit, un bonheur qui ne nous eſt point deſtiné, une réputation que nous n'aquerrons jamais ; il n'étoit qu'un bon chemin pour le Marquis de... c'eſt à la vérité celui qu'ont ſuivi ſes ancêtres ; mais qu'importe au Marquis de... il joue du violon comme Guignon, & le voilà content.

Je ne ſais, ſi l'on me propoſoit de rougir vis-à-vis de moi ſeule ou vis-à-vis des autres d'un panchant honteux ou d'une action vile, ſi je ne choiſirois pas le dernier parti. J'aime que ce que j'ai, ſoit à moi, & je ne veux non plus voler aux hommes leur bourſe que leur eſtime : c'eſt dans la vertu que je me complais, & non dans l'opinion vuide que les autres penſent que je ſuis vertueuſe, & puis, je hais à la mort les té-

nébres de l'hipocriſie ; c'eſt l'azile du crime.

Les hommes ne prononcent pas moins fermement les termes de vice, vertu, honneur, probité, religion, &c. que les femmes ceux de ſtras, diamans, étoffe moirée, damas des Indes, tafferas chiné, &c. & l'on ſeroit tenté de croire qu'ils s'entendent ; mais viennent-ils à s'expliquer ſur les idées qu'ils attachent à ces termes, l'uniformité de ſentiment diſparoit ; on diroit qu'ils ſont nés à mille lieues les uns des autres ; que c'eſt une troupe de gens ramaſſés ſous différens climats ; & ils ont des interêts ſi oppoſés, auxquels ils prétendent par des voies ſi différentes, qu'on les prendroit à peine pour des animaux de la même eſpéce. D'où naiſſent ces contradictions ? Nous ſommes

tous

tous d'accord ſur les objets de nos ſens; les couleurs de l'arc-en-ciel plaiſent à tous les yeux; il n'y a point d'odorat qui ne ſoit flatté par l'œillet, la roſe & le jaſmin; il eſt des viandes & des mêts qui ſont agréables à tous les palais; ainſi des autres ſens. N'aurions-nous aucun ſens pour juger du vice, de la vertu, de l'honneur, de la probité, &c. ou ſi nous en avons un pour ces objets, ce ſens ſeroit-il malade preſque dans tous les hommes? Cette derniére conjecture eſt apparenment la vraie. On ne corrompt nulle part le toucher, l'odorat, l'œil, le gout & l'oreille. On laiſſe ces ſens dans leur état naturel; auſſi jugent-ils dans la ſuite aſſez ſainement des objets qui leur ſont proportionnés.

Quant au ſixiéme ſens, celui à qui il

appartient de diſcerner le vrai du faux, le bon du mauvais, le beau du laid; tout ſemble conſpirer contre lui.

S'il m'étoit permis de parler un moment la langue de Montagne, & d'uſer de ſes images fortes & originales que la fauſſe délicateſſe de notre tems a proſcrites, je dirois que la vérité aſſiſte rarement à notre naiſſance; mais que les préjugés entourent la ſage-femme, qu'ils nous attendent au paſſage, & que la ſuperſtition nous applique les mains ſur les temples, & nous écraſe la tête & le front; delà tant de têtes mal faites & qui ne ſe referont jamais; tant de cerveaux rétrécis, & qui reſteront étroits comme ils ſont; car le calus eſt fait. Ce ſeroit s'expoſer à les briſer & à les défigurer davantage que de travailler à les reſtituer en meilleur état.

Cette incruſtation eſt trop profonde, diroit encore Montagne, pour pouvoir être entiérement arrachée; & je penſe qu'il vaut mieux la laiſſer entiére, que de ne l'arracher qu'à moitié. A quoi bon donner à un homme l'air de ces tabatiéres piquées, dont la plus grande partie des petits clous dorés s'en ſont allés? Auparavant ils repréſentoient quelque choſe; c'étoit un deſſein, bon ou mauvais: depuis que les clous ſont partis, on n'y connoit plus rien. Voilà l'image de tous les demi-Philoſophes, & de preſque toutes les femmes que les autres appellent des merveilleuſes.

Le bonheur eſt une boule après laquelle nous courons tant qu'elle roule, & que nous pouſſons du pied quand elle s'arrête. Cet exercice nous a mené

loin, lorſqu'il commence à nous déplaire. On eſt bien las quand on ſe réſoud à ſe repoſer, & à laiſſer aller la boule; c'eſt alors qu'on médit de la vie, & qu'on s'en prend à tout, hors à ſoi-même. Si par hazard on écrit, on fait des livres triſtes, où la ſeule vérité qu'on apperçoive diſtinctement, c'eſt que l'Auteur a mal employé ſes jours, & qu'il en eſt de mauvaiſe humeur. Qu'on me vante tant qu'on voudra la ſageſſe d'Epictéte : j'aimerois autant paſſer mon tems autour des ſépulcres, & m'occuper à lire des Epitaphes, que de m'entretenir de ſes lugubres moralités. Qu'il ſoit vrai, comme il le prétend, qu'il eſt plus en notre pouvoir de retrancher à la ſomme de nos peines, que d'ajouter à celle de nos plaiſirs, ou qu'au contraire Epicure ait raiſon, peu m'importe. Je vois clairement que

celui qui ne ſe propoſe que l'un ou l'autre de ces objets, n'entend pas ſon bonheur. C'étoit le ſentiment, je crois, d'un certain Ariſtipe, & c'eſt auſſi le mien. Mon avis eſt qu'il faut faire bonne contenance par-tout, dans le bonheur & dans l'adverſité, dans l'abaiſſement & dans la grandeur. Ariſtipe ſavoit, dit-on, s'aſſeoir à la table des Rois, & ſe contenter de légumes dans le tonneau de Diogéne. Voilà mon Philoſophe. Il eſt ſage ſous l'écarlate, il eſt heureux ſous un habit groſſier. Le hazard n'a point de priſe ſur lui. Il jouit des biens que la fortune lui envoie, prêt à les lui reſtituer ſans chagrin. Sa vertu eſt un manteau qui lui reſte toujours dans les mauvais tems. S'agit-il de ſupporter la peine, ou de gouter le plaiſir, mon Philoſophe fait également le rôle d'Epictéte, & celui d'Epicure; auſſi ne

donnerois-je point ce nom à celui qui ne peut dormir que ſur la dure ou ſur le duvet. Une tête bien faite s'accommode de tous les oreillers que la fortune lui préſente. La vie eſt pour le Philoſophe, tantôt un amuſement, tantôt un exercice. Il la paſſe ſoit à gouter des plaiſirs, ſoit à montrer de la vertu; & s'il n'a pas à ſe louer beaucoup de cette alternative, il n'a pas non plus beaucoup à s'en plaindre. Il ne ſe propoſera point une perfection chimérique, & il ne mettra point ſa félicité à ſe rendre inſenſible. S'il écrit, ſes ouvrages ſe reſſentiront de la douceur de ſes mœurs, & de l'égalité de ſon caractére. Je n'y verrai point un homme inquiet qui cherche le bonheur; mais il me ſemblera toujours entendre un homme ſatisfait qui l'a trouvé. Parcourez le Traité du bonheur de Fontenel-

le, & vous prononcerez, malgré vous, que l'Ecrivain étoit heureux. Vous ſortirez moins éclairé peut-être de ſon ouvrage, que de l'eſſai de la Philoſophie morale de Maupertuis ; mais vous en ſortirez plus content. Vous aimerez mieux la vie après avoir lu Fontenelle ; après avoir lu Maupertuis, vous voudriez preſque être mort. Si j'oſois, je dirois que l'un préſente par-tout des bonbons qui fondent délicieuſement dans la bouche, & que l'autre met ſous la dent des noiſettes qui ſont dures à caſſer, & qui ne donnent quelquefois que de la pouſſiére. Demandez à Fontenelle ce que c'eſt que le plaiſir, & ne craignez pas qu'il vous réponde que c'eſt en général, toute perception que l'ame aime mieux éprouver, que ne pas éprouver. Quelle triſte définition du plaiſir ! Encore ſi la ſolidité des cho-

ſes dédommageoit de la ſéchereſſe de la forme ; mais ſans chercher à déprimer ni les talens de l'Auteur, ni le mérite de ſon ouvrage, il me ſemble qu'il y a de ce côté même beaucoup encore à déſirer. Je trouve que Mr. de Maupertuis a prétendu ſoumettre tout le monde à une arithmétique morale qui lui eſt propre, & appliquer à tous les hommes un calcul qui ne convient qu'à ceux de ſa claſſe. Le plus & le moins de plaiſir & de peine, & le plus & le moins de ſenſibilité à la peine & au plaiſir, diſtribuent notre eſpéce entiére en différens ordres d'hommes plus ou moins heureux ou malheureux ; mais entre leſquels il n'y en a qu'un pour qui ces élémens du bonheur & du malheur ſoient dans une exacte compenſation. De toutes les claſſes d'hommes conſidérées rélativement au bonheur ou au mal-

heur, il n'y en a qu'une où la ſomme des biens ſoit entiérement aquitée par la ſomme des maux. Au-deſſus de cette claſſe, la vie commence d'être un avantage, au-deſſous elle commence d'être un deſavantage. Il ne falloit donc pas dire que la vie étoit un mal pour tous les hommes; mais ſeulement peut-être qu'il y a plus d'hommes pour qui elle eſt un mal, qu'il n'y en a pour qui elle eſt un bien. Ce n'eſt pas tout encore. Qui eſt-ce qui a dit à Mr. de Maupertuis qu'il falloit toujours eſtimer la peine & le plaiſir par la raiſon ſimple de la durée & de l'intenſité? c'eſt ſon mot. Où eſt l'homme un peu ſenſé qui n'aimât pas mieux jouir de la centiéme partie d'un grand plaiſir pendant cent ans de ſuite, que du plaiſir en entier pendant un an? Il ſembleroit preſque que ſans aucun égard ni à la peine, ni au plaiſir, ce ſe-

roit toujours un bien que de durer. D'ailleurs, il y a des plaiſirs qui perdent de leur vivacité avec une viteſſe extrême; des peines dont la moindre durée accroit prodigieuſement la violence; & il n'y a peut-être ni deux plaiſirs, ni deux peines, ni une peine & un plaiſir qui, pour parler la langue de Monſieur de Maupertuis, ſuivent la même loi d'accélération. Comment évaluer le prix de la vie repréſenté par tant de quantités inégales? L'expérience ne peut ſervir ici à rectifier le calcul. Si vous demandez au premier venu, *veux-tu mourir?* & qu'il vous réponde, *oui*, *je veux mourir :* en conclurrez-vous que la vie eſt un mal pour lui? nullement. La ſeule choſe que cette réponſe ſignifie, c'eſt que celui que vous avez interrogé, eſt très-mécontent de l'inſtant préſent. Celui qui vous eût dit,

je veux vivre, n'eût pas prouvé davantage pour l'avenir ou pour le paſſé. La queſtion *veux-tu mourir ?* eſt ſi compoſée, que celui à qui on la propoſe, ne ſatisfait ſouvent à rien de ce qu'on en attend. On veut ſavoir d'un homme, s'il fait cas de la vie ; & ce qu'on en obtient, c'eſt qu'il eſt content ou mécontent de l'inſtant préſent, & qu'il appréhende la mort. Tout bien conſidéré, il ne faudroit pas demander, ſi l'on veut mourir ; mais ſi l'on voudroit revivre préciſément comme on a vêcu. Encore, qui ſait ſi la crainte de la mort n'influeroit pas ſur la réponſe, & ſi la plupart des hommes ne choiſiroient pas de retourner au berceau, ſeulement pour être plus loin de la tombe, & de peur, comme on dit, de tomber en mourant de fiévre en chaud mal. On ne peut rien ſtatuer ici de général. On

voit confuſément que c'eût été un bien pour quelques hommes de n'avoir jamais exiſté ; & que c'eſt un mal de mourir, quand on vit heureux. Il ſemble que ce ſeroit un avantage de ceſſer d'être quand on n'eſt bon ni pour ſoi, ni pour autrui. Il eſt à préſumer que la mort eſt un fantôme, comme bien d'autres. On voit qu'à ſon approche, l'homme ceſſe d'aimer & de haïr ; qu'il ne jette ſur les objets qui l'intereſſoient le plus, que des regards indolens, & qu'il perd preſque de vue ſa femme, ſes enfans, ſes amis, ſa maîtreſſe ; pourquoi donc a-t'il regret de mourir ? S'il n'y avoit pas des gens qui ſe ſont donné la mort ſans être fous, je regarderois la crainte de mourir comme un ſentiment naturel. Que cela ſoit ou non, je ſuis trop bonne Catholique pour conſeiller le ſuicide. Cet avis paroitroit ſingulier

de ma part, & n'en ſeroit pas ſuivi davantage. Mais je dirai avec la derniére ſincérité, que je fus convaincue il y a quelques années, que je n'avois pas dix minutes à vivre, & que je me ſentois mourir avec une tranquilité digne d'un vrai Philoſophe. Mon eſprit n'avoit point été abattu par une longue maladie. J'avois conſervé toute ma raiſon. Un accident aſſez ordinaire aux femmes, m'avoit reduite à l'extrêmité. J'étois alors à la fleur de mon âge, dans la premiére année d'un mariage heureux, adorée de mon époux, eſtimée de mes amis, & contente de mon état & de ma fortune. Cependant je m'en allois ſans aucun regret. J'avois une ſi grande indifférence pour tout ſecours, que je ne ſongeois ſeulement pas à en demander de ſpirituels. Je paſſois du ſein des miens, dans le ſein de Dieu, comme

on paſſe de la veille au ſommeil. A préſent, je me dis, pourquoi n'en ſeroit-il pas de même pour beaucoup d'autres?

Parmi les perſonnes heureuſes, il y en a donc auſſi qui ne regardent pas la mort comme un grand mal? C'eſt une affaire de caractère : les conjonctures où l'on ſe trouve, les perſonnes dont on eſt environné, la pureté de la conſcience, la fermeté de l'eſprit, tout y fait. Mais laiſſons cet objet triſte. A quoi bon ſi long-tems parler d'un inſtant ſi court, & dont nous ſavons ſi peu de choſes? Les Philoſophes & moi nous raiſonnons de la mort, comme les aveugles des couleurs, ou, comme je ne ſais quel Phiſicien de nos jours qui ſe mettoit, à ce qu'on dit, la tête dans l'eau, pour ſavoir ſi les poiſ-

ſons entendent. Revenons donc à l'eſſai de la Philoſophie morale. L'Auteur, après s'être avanturé ſur la nature du moment heureux, n'a pas été, ce me ſemble, plus exact dans l'énumération des plaiſirs de l'ame. Il n'en reconnoit que de deux ſortes; les uns nous viennent, dit-il, de la pratique de la juſtice, & les autres de la vue de la vérité. Quoi donc, la haine, la vengeance & la méchanceté, n'ont-elles pas auſſi leurs ſatisfactions? & l'Auteur eſt-il ici bien ſincére? n'a-t'il jamais éprouvé de plaiſirs intellectuels qu'en faiſant le bien, ou qu'en contemplant le vrai? Je ne crois pas que Monſieur de Maupertuis nie que *l'Auteur de l'examen deſintereſſé* ne jouît d'un plaiſir délicieux, lorſqu'il donnoit le change à ſes Antagoniſtes, ni qu'il nous perſuade que ce plaiſir naquît purement

en lui de l'amour de la juſtice, & de la connoiſſance de la vérité. Mais il me reſte encore quelques ſcrupules ſur ſon principe. La pratique de la juſtice & la connoiſſance de la vérité ſont, lui dirai-je, les deux ſources uniques des plaiſirs de l'ame. A la bonne heure. Mais qu'entendez-vous, ajouterai-je, par la pratique de la vertu & de la juſtice? eſt-ce la pratique de ce qui eſt réellement vertueux & juſte, ou de ce qu'on croit tel? Qu'entendez-vous par la vue de la vérité? eſt-ce la contemplation de ce qui eſt vrai en effet, ou de ce qui le paroit? N'y a-t'il point d'heureuſes erreurs? Tout préjugé eſt-il nuiſible? Etoit-il, ou n'étoit-il pas avantageux à un pere de famille d'être ſincérement perſuadé qu'il pouvoit ſans aucune conſéquence pour ſon bonheur, ou négliger entiérement l'éducation

tion de ſes enfans, ou leur donner une éducation fort au-deſſus de ſa fortune & de ſon état, s'il lui eſt arrivé de mourir avant que d'avoir été détrompé par les ſuites fâcheuſes de ſa conduite? Voilà un examen qui n'eût point été ſuperflu. Mais le moyen, dira-t'on, d'éclaircir tant de choſes en quatre pages? Et pourquoi, répondrai-je, n'écrire qué quatre pages, ſi le ſujet en demandoit davantage pour être éclairci? C'en étoit trop ou trop peu.

Les perſonnes d'un mérite extraordinaire, ont preſque toute quelque tic remarquable; je ne ſais ſi c'eſt affectation ou adreſſe de leur part: veulent-elles accorder quelque choſe à ronger à l'envie? ou penſent-elles que des travers que quelques-uns ne manqueront pas de relever ſouvent, ſeront tout

autant de fois une occaſion à d'autres de faire l'éloge de leurs grandes qualités? en tout cas elles ont raiſon : on parle plus de ceux dont on a un peu de mal, & beaucoup de bien à dire, que de ceux dont on n'a rien à dire que du bien. Il y a dans les premiers pour ceux qui aiment à louer & pour ceux qui aiment à reprendre. Le Comte de M*** étoit un homme rare; mais il avoit la manie à quatre-vingt ans de ſe promener avec un habit de moire bleue, des talons rouges, un plumet blanc. Quelle bizarrerie, direz-vous! Mais ſans cette bizarrerie, vous répondrai-je, on n'eût point demandé en le voyant; *qui eſt ce vieux fou?* & l'on n'eût point répondu; *c'eſt le Comte de M***; c'eſt un homme rare.*

Je conſeillerois à un homme un peu

Philoſophe de ne ſe point marier. Il faudroit qu'une femme fût d'un mérite bien rare, pour qu'il fît ſon bonheur, & pour qu'elle fît le ſien, ſans qu'il en coutât à l'un & à l'autre d'autres ſacrifices que ceux que l'on ſe doit entre amis : ſi l'état qui convient le mieux à l'un, eſt celui qui donne le moins d'exercice à la Philoſophie, ce n'eſt donc pas celui du mariage. Mais ſi le mariage a ſes inconvéniens, le célibat a les ſiens. Que devient un garçon dans un âge avancé, ſur-tout quand il n'a pas aſſez de fermeté pour chaſſer de chez lui des gens intereſſés à abréger ſes jours? L'Abbé*** tomba dangereuſement malade; il avoit malheureuſement des richeſſes, & des héritiers avides, des Bénéfices, & des neveux en état de les poſſéder; c'étoit bien des raiſons pour l'effrayer de la mort, & pour le faire

mourir : deux ſe mirent donc aux pieds de ſon lit; l'un lui crioit à droite : Mon oncle, confeſſez-vous, car vous êtes bien mal; & l'autre reprenoit à gauche : Mon oncle, démettez-vous de tel Bénéfice en faveur de mon frere; car les Médecins diſent que vous n'en reviendrez pas. Le pauvre Abbé qui n'avoit jamais eu beaucoup de tête, & à qui il n'en devoit point reſter dans ces momens, ſe frappa tellement des prédictions de ſes neveux, que ſa maladie redoubla, & qu'il mourut. Voilà le ſort des hommes ſans courage & ſans eſprit : & qui peut ſe flatter d'en conſerver juſqu'au dernier inſtant, lorſqu'il meurt ſans avoir auprès de lui des enfans ou des amis qui le ſoutiennent? Si la mort eſt cruelle pour tous les hommes, elle doit l'être encore davantage pour celui qui ne ſait pas prendre ſon

parti. Que l'on ſeroit heureux dans les derniers inſtans, ſi l'on pouvoit écarter de ſoi ces hommes lugubres qui s'emparent de vous, comme pour vous conduire dans l'autre monde tout vivant ! Si un homme a mal vêcu, il attend trop tard pour ſe corriger ; s'il n'a rien à ſe reprocher, que ne meurt-il en paix ? Les frayeurs qu'il a de la mort, les appareils de la pénitence calomnient ſa vie. La nature voudroit bien que nous ſortiſſions de ce monde comme nous y ſommes entrés, ſans nous en appercevoir ; mais la ſuperſtition s'y oppoſe.

Les fortunes rapides durent peu : ceux qui les ont faites ont été trop occupés d'accumuler des richeſſes, pour ſonger à l'éducation de ceux à qui la naiſſance les deſtinoit. Ils ont donc des

enfans mal élevés, qui diſſipent plus promptement encore que leurs peres n'ont amaſſé, & qui ſortent enfin de ce monde tout nuds, comme leurs peres y étoient entrés.

Méfiez-vous des bonnes intentions; il faut voir l'effet de tout pour ſavoir à quoi s'en tenir. Il n'y a rien de ſi décrié dans mon eſprit que ce qu'on appelle de la bonne volonté, depuis que je me ſuis apperçu qu'il n'y avoit que ceux qui n'étoient bons à rien qui en euſſent. Quand on vous promettra, ne vous contentez pas de belles paroles; c'eſt la choſe dont on eſt le moins avare; elles ne coutent rien, preſſez l'exécution. L'activité n'a jamais nui, quand elle eſt corrigée par la prudence. On ne peut aller trop vite quand on connoit ſa route, & qu'on voit ſon but.

On obtient quelquefois de l'importunité ce que la négligence ou la timidité auroit fait perdre.

Il y a trop peu de gens qui aient vraiment du mérite, pour qu'on ſoit bien fondé à ſe plaindre de ce qu'il eſt rarement recompenſé; car par qui veut-on qu'il le ſoit ? Par la foule de ceux, ou qui ne les connoiſſent pas, ou qui en ſont bleſſés?

Tout ce qui endort les vertus, leur eſt nuiſible ; mais l'amour-propre les tient éveillées : ſi c'eſt un défaut, il n'eſt donc pas tout-à-fait inutile. La vanité bien entendue, & cachée avec adreſſe, entretient l'émulation, & fait ſortir les qualités. Je ſuis convaincue que ſans amour-propre, & ſans vanité, on ne peut être qu'un ſujet fort médiocre.

Il ſembleroit qu'il y a tout à gagner à faire des connoiſſances, & tout à riſquer à avoir des amis : s'attacher beaucoup de monde, & ne tenir à perſonne, c'eſt ſe préparer une tranquilité aſſez ſoutenue : n'eſt-ce pas aſſez des chagrins que nous avons pour ce qui nous regarde, ſans en prendre encore pour ce qui concerne les autres?

Ceux que rien n'émeut, qui ne vivent avec les autres que pour partager leurs plaiſirs, qui ſont inſenſibles à la douleur & à la commiſération, & qui n'ont des ſentimens communs à l'eſpéce humaine, que ceux qui ne participent en rien à la douleur & à la triſteſſe, ſont pour moi des machines que je hais plus que ſi elles étoient entiérement privées de ſentimens : combien je connois de ces machines, & qu'elles me péſent!

Quand il vous ſera permis de choiſir, emparez-vous de ce qui ſera le mieux au ſentiment des autres. Le beau ſe fait ſentir ſi généralement, qu'il eſt à préſumer qu'on ſe trompe, lorſqu'on n'a pas pour ſoi les yeux de la multitude. Je ſais qu'il y a des gouts particuliers; mais il faut les garder pour les ameublemens.

Le talent plus utile, c'eſt de ſavoir deviner juſte. Quand on a bien regardé dans les choſes ou dans les têtes, les affaires ſont preſque faites; elles tournent preſque toujours à l'avantage de celui qui a vu le plus clair.

Il y a des gens que l'on accuſe de ne pouvoir vivre avec les autres; d'où cela vient-il? ce n'eſt pas aſſurément défaut d'eſprit, ni de jugement dans ces inſociables; c'eſt peut-être de ce qu'il n'y

a pas néceſſité de vivre avec tout le monde. Celui qui eſt obligé par ſon état & par ſon rang de recevoir beaucoup de perſonnes qui ne lui conviennent pas, doit être plus embarraſſé qu'un autre. Il y a cependant une reſſource pour lui; c'eſt que dans une compagnie nombreuſe, ſi l'on eſt à la droite d'un ſot, on en aura peut-être un autre à gauche; & comme les ſots ne ſe reſſemblent pas plus entre eux que les gens d'eſprit, cela fait diverſité. Je déteſte les ſots; cependant j'en aime mieux deux qu'un; la ſottiſe de pluſieurs m'eſt plus facile à ſupporter que celle d'un ſeul homme : toujours pardonner à une même perſonne, cela m'impatiente; au lieu que le ridicule de l'un excuſe & me fait paſſer le ridicule d'un autre. Je plains l'eſpéce humaine, & je n'en veux à perſonne.

Monſieur de M... qui n'a jamais rien fait de ſa vie, me parut un ſoir fort occupé. Je lui demandai ce qu'il faiſoit. Je cherche, me répondit-il, Madame, en quelle année mon oncle de la... fut ſacré Evêque de... & il continuoit de feuilleter un grand livre de maroquin, ſans s'appercevoir que j'étois debout, que j'avois des affaires ſérieuſes à lui communiquer, & qu'il m'étoit fort égal que ſon grand-oncle eut été Evêque ou Curé. Je fus donc obligée de m'aſſeoir ſans y être invitée, & de travailler à tirer Monſieur de... de ſa diſtraction; mais ce fut peine perdue, & il fallut eſſuyer une litanie de Chambelans de je ne ſais quels Rois de la ſeconde & de la troiſiéme race. Je convins de l'ancienneté de cette Généalogie, & je le priai fort inſtanment d'en interrompre la ſuite un moment pour m'en-

tendre; mais il en étoit reſté à Pepin; & je ne pus jamais me faire écouter que ſous le regne d'Henri le Grand. Graces à l'embarras qu'il trouva à ſuivre ſon arbre généalogique, que des meſalliances avoient un peu brouillé. Je parvins à la fin à lui expliquer mon affaire; il avoit l'air penſif, & je crus qu'il m'écoutoit avec toute l'attention que méritoient les choſes dont je l'entretenois; mais je fus bien étonnée, lorſqu'au lieu de la réponſe que j'en attendois : Vous voyez, Madame, me dit-il, que nous ne ſommes pas des gens tout-à-fait tombés des nues, & qu'il n'y a guères de familles en Anjou plus anciennes ni meilleures que la mienne.

L'envie de plaire a quelquefois fait faire des actions auxquelles l'ame ſe

refuſoit d'elle-même. Mais quand on aime une femme de cœur, on veut du moins en avoir autant qu'elle; & il y a des femmes qui en ont beaucoup. Madame B*** étoit nouvellement mariée à un époux qu'elle adoroit. Ils allerent pendant le cours de leurs viſites dans une maiſon où on leur propoſa de jouer. Un homme violent, quand il perdoit, inſulta ſon mari qui ne répondit rien : on ſortit, & l'on ſe ſépara. Madame B*** de retour chez elle, dit à ſon mari : Monſieur, vous ſavez qu'en vous épouſant, je me ſuis brouillée avec toute ma famille; j'ai refuſé une fortune conſidérable pour faire la vôtre : ces deux preuves ſuffiſent ſans vous en rappeller d'autres, pour que vous ne doutiez pas que je vous aime ardemment. Cependant ſi demain vous ne vous battez avec Monſieur de***, je

ne vous vois plus que comme un lâche, & je me retire dans un Couvent. Monſieur B*** regarda ſa femme d'un air conſterné, convint qu'elle avoit raiſon, écrivit à Monſieur de***, ſe battit, bleſſa ſon adverſaire, & revint aux pieds de ſa femme, la remercier de l'honneur qu'elle venoit de lui conſerver. Madame B*** pendant le combat avoit été dans des allarmes à en perdre l'eſprit; qu'on juge donc du plaiſir qu'elle eut au retour de ſon mari d'une action où il s'agiſſoit de ſa vie. Cependant elle n'en eut pas meilleure opinion de ſon courage ; elle comprit qu'un homme de cœur n'avoit pas beſoin d'avis, pour ſavoir ce qu'il avoit à faire; elle fit préparer ſes malles, & enmena ſon mari au fond d'une Province, où s'il n'étoit pas courageux, il n'eut du moins aucune occaſion de le

montrer. Je ſais que ce trait de Madame B*** ne ſera pas du gout de bien des femmes ; je ne m'en embarraſſe guères, il eſt du mien ; il vaut mieux perdre un mari lâche, que de le conſerver ſans honneur : tel cher qu'il vous ſoit, il eſt des occaſions où il faut le ſacrifier. On me dira peut-être : pourquoi les femmes ſeroient-elles plus délicates ſur l'honneur que les hommes, qui conſervent fort bien des femmes deſhonorées ? Tant pis pour les hommes qui les gardent : au reſte, il faut bien qu'ils prennent leur parti là-deſſus. Le plus grand nombre des femmes s'expoſant à être renvoyées, & les hommes n'étant expoſés que rarement à montrer leur peu de courage, la partie n'eſt pas égale.

On ne ſe rend juſtice ni ſur ſes dé-

fauts, ni ſur ſes qualités: on exagére les qualités, on déprime tant que l'on peut les défauts, & par ce moyen on ne perfectionne point les uns, & l'on ne ſe corrige point des autres; la vie la plus longue ne nous donne pas plus de connoiſſance de nous-mêmes qu'un an d'expérience, & l'on meurt tel qu'on a vêcu. Il n'y a que ſes beſoins qu'on ſent bien & qu'on ſatisfait par toutes ſortes de voies. C'eſt ici la peinture de mon ame & de toutes les autres: je n'ai jamais envié qu'une maiſon de Campagne; & ſi pour l'avoir, il n'avoit fallu que ſouhaiter la mort du propriétaire, la maiſon étoit à moi. Il eſt fort heureux qu'il n'y ait pas un grand nombre de choſes de mon gout, je paſſerois ma vie à ſouhaiter l'anéantiſſement de ceux qui les auroient. Mais ma bizarrerie, ou plutôt la ſobriété de mes déſirs, a borné

borné ces idées de deſtruction ; & s'il y a des choſes que je ſouhaite, je puis toujours me les procurer, ſans qu'il en coute rien à perſonne.

Les perſonnes ſans éducation ont des avantages ſur les autres, l'inſtinct ſeul les guide; elles ſont ſur les revers à venir d'une tranquilité ſurprenante. Cette eſpéce d'héroïſme n'eſt faite que pour elles : elles ne penſent point au lendemain ; il n'y a pour elles que l'inſtant préſent : rien ne les effraie, rien ne les embarraſſe ; faut-il ſouffrir ? elles ſouffrent ; faut-il jouir ? elles jouiſſent ; comme ſi elles ne devoient jamais ſouffrir. J'ai fait principalement cette obſervation ſur les domeſtiques ; ils ſe feroient plutôt chaſſer, que de ne point médire de leurs maîtres. L'éducation rend circonſpect, & inſpire de la timi-

fauts, ni ſur ſes qualités: on exagére les qualités, on déprime tant que l'on peut les défauts, & par ce moyen on ne perfectionne point les uns, & l'on ne ſe corrige point des autres; la vie la plus longue ne nous donne pas plus de connoiſſance de nous-mêmes qu'un an d'expérience, & l'on meurt tel qu'on a vêcu. Il n'y a que ſes beſoins qu'on ſent bien & qu'on ſatisfait par toutes ſortes de voies. C'eſt ici la peinture de mon ame & de toutes les autres: je n'ai jamais envié qu'une maiſon de Campagne; & ſi pour l'avoir, il n'avoit fallu que ſouhaiter la mort du propriétaire, la maiſon étoit à moi. Il eſt fort heureux qu'il n'y ait pas un grand nombre de choſes de mon gout, je paſſerois ma vie à ſouhaiter l'anéantiſſement de ceux qui les auroient. Mais ma bizarrerie, ou plutôt la ſobriété de mes déſirs, a borné

borné ces idées de deſtruction ; & s'il y a des choſes que je ſouhaite, je puis toujours me les procurer, ſans qu'il en coute rien à perſonne.

Les perſonnes ſans éducation ont des avantages ſur les autres, l'inſtinct ſeul les guide; elles ſont ſur les revers à venir d'une tranquilité ſurprenante. Cette eſpéce d'héroïſme n'eſt faite que pour elles : elles ne penſent point au lendemain; il n'y a pour elles que l'inſtant préſent : rien ne les effraie, rien ne les embarraſſe; faut-il ſouffrir? elles ſouffrent; faut-il jouir? elles jouiſſent; comme ſi elles ne devoient jamais ſouffrir. J'ai fait principalement cette obſervation ſur les domeſtiques; ils ſe feroient plutôt chaſſer, que de ne point médire de leurs maîtres. L'éducation rend circonſpect, & inſpire de la timi-

dité ; chaque état a ſes conſolations & ſes peines : Dieu a donné au peuple une inſenſibilité, & une ame proportionnée à ſa condition. Qui nous auroit rendu les ſervices auxquels nous les abaiſſons, s'ils euſſent penſé & ſenti comme nous?

Les hommes s'imaginent n'avoir ni caprices, ni bizarreries, ni humeurs. Qu'ils ſe trompent ! J'en connois qui ſe piquent même de Philoſophie, & qui en ont autant qu'une fille unique qui ſeroit jolie. Il me paroit injuſte de prétendre que nous leur paſſions un défaut, qui leur eſt commun avec nous, & ſur lequel ils ne nous font point de grace. Qu'ils aient donc des fantaiſies ; qu'ils ne s'en corrigent pas plus que nous, à la bonne heure : mais qu'ils nous laiſſent les nôtres. Cepen-

dant, avant que de prononcer pour ou contre, il ſeroit queſtion de ſavoir, quand il s'agit d'inégalité d'humeur, en qui elle réſide : c'eſt certainement en quelqu'un ; c'eſt ou celui qui ſe plaint ou celui dont on ſe plaint, qui n'eſt pas de ſa même humeur. Mais lequel des deux ? N'en ſeroit-il pas dans ces occaſions, comme dans d'autres maladies où l'on voit jaunes tous les objets, quoiqu'ils ſoient de diverſes couleurs ? Et puis eſt-on obligé d'avoir toujours la même humeur ? N'y a-t'il aucune conjoncture dans la vie qui nous puiſſe faire changer de viſage, ſans qu'on ſoit en droit de nous accuſer d'inégalité ? Qui décidera ces queſtions ? Ce ne ſeront certainement pas celles qui ſeroient aſſez capricieuſes pour la jouer, qui ſe feroient un plaiſir de déſeſpérer leurs amis, par des inégalités ſimulées, &

qui affecteroient de l'humeur pour faire eſſai de leur complaiſance : or, je conviens que cela m'arrive à moi, & à preſque toutes les femmes. C'eſt donc encore à ces hommes qu'il appartient de décider ici.

Les perſonnes qui s'aiment devroient s'obſerver dans leurs diſcours & dans leurs actions, & ne s'offenſer par aucun endroit. Les commerces d'amour & d'amitié ne ſubſiſtent point ſans la politeſſe, & ſans les complaiſances. L'Amant qui choque ce qu'il aime, mérite d'être quitté ſans retour. L'ami qui parle durement, doit être regardé quelquefois avec pitié, mais toujours avec reſſentiment. Pour les gens mariés, s'ils ſe déteſtent ſi ſouvent, c'eſt qu'ils ſe négligent ſur tout, & qu'ils ſont obligés de ſe paſſer leurs mauvaiſes façons. Amans,

ſoyez galans, complaiſans, attentifs, & vous ſerez toujours bien traités. Amis, ſoyez doux, ſincéres, eſſentiels & polis, & vous ſerez toujours aimés. Maris, corrigez-vous, ſi vous pouvez, cela m'eſt fort indifférent; pour ce que vos femmes vous reſervent, vous êtes bien.

Il faut ramper pour aller loin : on ſe heurte quand on veut courir. Voilà tout ce que j'ai remarqué ; il faudroit que je conſultaſſe quelqu'ame vile pour ſavoir à quoi m'en tenir ſur les avantages réels attachés aux baſſeſſes, j'en raiſonnerois peut-être mieux ; mais à coup sûr, j'en penſerois tout auſſi mal.

Preſcrire le même reméde pour tous les maux, c'eſt le moyen sûr d'en empirer quelques-uns ; il y en a qui demandent de la diſſipation, d'autres de

la ſolitude, d'autres de la diſtraction; il faut méditer ceux-ci, il ne faut pas penſer à ceux-là : *faites-vous une raiſon*, *diſſipez-vous*, *ayez de la fermeté*, dit-on : & cela eſt fort bien dit, il n'eſt plus queſtion que de ſavoir quand, & à qui. Plus on a de bon ſens, plus on eſt difficile à conſoler. La raiſon nous montre toute la grandeur de nos pertes & toutes les ſuites de nos folies. Bon ſens, raiſon, à quoi donc êtes-vous propres? Bienheureuſe imbécilité, que vous ſeriez quelquefois déſirable, même pour ceux qui vous mépriſent le plus !

Il y a des perſonnes d'un caractère ſi violent, qu'elles ne connoiſſent de bornes à leurs déſirs que l'impoſſibilité, & c'eſt les déſeſpérer que de leur montrer cet obſtacle. Je ſais par expé-

rience que les meilleures raiſons ſe trouvent très-mauſſades, quand elles viennent à la traverſe; je ne dis pas de quelqu'affaire importante, mais d'une fantaiſie. Chez moi, comme chez toutes mes ſemblables, une fantaiſie eſt quelque choſe de bien conſidérable. Les Amans n'ont qu'un parti à prendre, c'eſt de les ſatisfaire; ou quand ils ne le peuvent pas, de les approuver au moins, & de convenir qu'on a raiſon d'en avoir, de les contenter, de troquer une montre pour une tabatiére, une tabatiére pour un étui, & l'étui pour un paquet de cure-dents.

L'état militaire ſuppoſe la politeſſe, la galanterie & la connoiſſance du monde, des hommes & des procédés; mais il diſpenſe de ſavoir, d'avoir de l'étude, des Belles-Lettres & de la

Philoſophie, de payer ſes dettes, & de beaucoup d'autres choſes d'auſſi peu de conſéquence. Mais pour jouer un rôle important dans la paix, n'eſt-ce pas aſſez de s'être expoſé aux plus grands dangers, & à des fatigues ſans nombre pendant la guerre? Laiſſons donc aux Officiers leur ignorance; pourvu qu'ils ſoient braves, & qu'ils ſachent ſe battre pour l'Etat, ils en ſavent autant qu'il en faut. Mais on ſort, me direz-vous, quelquefois de ſa profeſſion, on n'a pas toujours les armes à la main, & je voudrois bien que les Officiers fiſſent de leur loiſir un uſage qui les fît eſtimer plus encore qu'ils ne le ſont. Qui les empêcheroit d'aquerir des connoiſſances quand ils ſont jeunes, & que leurs parens leur en facilitent les moyens? Qu'eſt-ce que cette oiſiveté qui ſemble attachée à leur état?

Qu'ils ſe repoſent des fatigues qu'ils ont eſſuyées; j'y conſens : mais que ce ne ſoit pas pendant vingt ans de ſuite. Faut-il qu'après s'être montrés des hommes pendant deux ou trois campagnes, ils achévent leur vie au rang des femmes ? car ils en ſont là. Les femmes paſſent leurs jours à leurs toilettes & au jeu, & les Officiers avec elles. Je n'ai rien à répondre à ces reproches, ſinon que ceux qui les font, n'eſtiment pas la valeur autant que moi. J'avoue pour moi que je ſuis un peu de l'avis de Montagne, & que pourvu que les gens ſoient propres à ce qu'ils font, il ne m'en faut pas davantage; je ne me ſoucie pas plus que lui, quand je ſuis malade, que mon Médecin croie en Dieu ou non, pourvu qu'il m'ordonne de bons remédes ; & il ne m'importe nullement que les Officiers ſoient igno-

rans en paix, pourvu qu'ils ſoient braves pendant la guerre. Laiſſons à chaque état ſes prérogatives; c'eſt à la Nobleſſe à fournir des Héros; c'eſt à l'état mitoyen à fournir les gens de Lettres & les Savans: que la bravoure & la fierté ſoient l'appanage des gens de naiſſance; que les talens & les autres mérites ſoient le partage de ceux qui ſembloient être nés pour être ignorés. Permettons à ceux qui ont des noms connus de s'en contenter, & laiſſons aux autres le ſoin de faire ſortir & connoître les leurs. Je ne vois à tout ceci qu'une choſe à craindre; c'eſt que l'avantage ne ſoit du côté des derniers: tant de gens de rien s'illuſtrent, tant de grands s'obſcurciſſent, que l'eſprit pourroit bien à la fin s'élever ſur les ruines de la Nobleſſe.

Rien n'eſt ſi rare que de voir des

hommes conſtitués en dignités s'occuper des Sciences, & prendre les heures qu'ils pourroient donner au repos, & peut-être à leurs plaiſirs, pour les employer à l'étude. Nous n'en connoiſſons qu'un qui ſait accorder l'amour des Lettres & de ſon devoir avec l'exactitude d'une Charge fatiguante. Allier le ſavoir & les occupations d'un homme d'eſprit, avec le détail des affaires publiques, ſatisfaire ſon Prince, contenter le peuple & s'attirer l'admiration des gens de mérite, tous ces avantages lui étoient reſervés.

Il eſt des défauts qui occaſionnent des vertus; c'eſt une ſotte compagnie que celle des gens ſans défauts. Je veux qu'on me pardonne, & vivre avec des gens à qui je puiſſe pardonner : mais les plus inſupportables de tous, ce ſont

les gens ſans défauts & ſans vertus, & tout l'univers en eſt rempli : ils déplaiſent juſqu'à leurs ſemblables. Je choiſirois plutôt d'être méchante, que de n'être ni méchante, ni bonne ; la nature veut que tout ſoit décidé. Le pire état eſt d'être ſans caractère : le mal décidé, vaut mieux que le bien indécis. Je hais auſſi en tout la médiocrité : je ne me réſoudrai jamais à uſer de rien de ce qui a ce nom : j'aime mieux les morceaux d'une belle porcelaine caſſée, qu'une jatte commune qui n'a que ſon intégrité, & qui ne mérite pas d'être regardée. Si peu qu'il vous plaira, mais qu'il ſoit beau. Ce diamant eſt petit, j'en conviens, mais il eſt parfait. Je ne me départirai jamais de cette délicateſſe ; voilà qui eſt dit, & ſi j'avois jamais un Amant à choiſir, ce ne ſeroit pas un homme ordinaire : un homme

comme tous les autres hommes ne m'appartiendra jamais.

Rien ne met tant à l'aiſe que la confiance & l'amitié : la liberté fait ſortir l'eſprit & donne du jeu à l'imagination. On hazarde avec ſes amis des choſes qui ſe trouvent heureuſement dites : on n'a pas de ces hardieſſes avec les indifférens. Quand je vois des inconnus parler à des inconnus avec aſſurance & beaucoup, je penſe ou qu'ils ſont paîtris d'une étrange vanité, ou qu'ils prennent ceux qui les écoutent pour de grandes bêtes.

Les familles n'ont jamais été moins nombreuſes que depuis quelques années : elles ſe bornent à un ou deux enfans. Seroit-ce l'effet de l'antipatie des gens mariés? Il n'y a plus que les

femmes de Province, & à Paris les femmes du commun, qui aient beaucoup d'enfans, & qui les faſſent ſains & bien conformés. Dans les Maiſons titrées, à peine voit-on un rejetton ſur la ſanté de qui on puiſſe compter. Voilà un de ces dérangemens dans l'Etat qui mériteroit bien l'attention de ceux qui connoiſſent ce qui fait ſa richeſſe, & qui ſont intereſſés à ne le point laiſſer appauvrir. Je ne veux lire dans l'Eſprit des Loix du Préſident de Monteſquieu, que l'article du Divorce.

Il eſt quelquefois à propos de ſavoir feindre l'ignorance. Une fauſſe candeur ne nuit pas dans les affaires ; elle en impoſe à de certaines gens qui ſe méfient de ceux ſur-tout dont ils ſoupçonnent l'habileté. Ils parlent comme s'ils avoient affaire à des ſourds, & on les

entend. Heureuſement ceux qui affectent de paroître des gens ronds, n'en ont pas la mine. Il faudroit commander à ſa phiſionomie; mais cela ne dépend guères de nous.

Il n'y a que l'amour, l'amitié & la reconnoiſſance, qui impoſent des loix douces. Tous les devoirs que l'on remplit ſans ces ſentimens, ſont à charge, & on s'en aquitte ordinairement mal & de mauvaiſe grace; la penſée qu'il le faut, gâte tout.

Telle Maîtreſſe, tel Amant. Qui eſt la femme aſſez vile pour accepter celui de Madame***? Il s'eſt deshonoré en s'attachant à elle; mais plus encore par les actions qu'elle a ſouffertes ou conſeillées. Ne craignez donc pas, Madame, qu'on vous le raviſſe, cet Amant ſi

digne de vous; quoiqu'il ſoit beau, bien fait, qu'il ait des talens & de l'eſprit, il ne tentera perſonne. Vous avez mis un éternel obſtacle à ſon inconſtance. Il vous convenoit trop, & vous étiez trop faite pour lui. Dormez donc en sûreté; ſon deshonneur & le vôtre vous ſont de sûrs garans qu'il vous reſtera.

Les femmes qui n'aiment pas dans leurs Amans leur gloire, ne méritent d'en avoir que de l'eſpéce de celui de Madame***. Celui qui s'abandonne lâchement aux mauvais conſeils d'une méchante femme, ne mérite plus le titre d'honnête homme. La paſſion la plus violente doit reſpecter les limites de la probité. Il n'en eſt pas des fautes qu'ils font pour nous, comme de celles que nous faiſons pour eux. On dit

de

de nous que nous avons des foibleſſes; on dit d'eux qu'ils ſe perdent. On prétend que nos devoirs ſont plus limités que les leurs; cependant quand une femme eſt décente, cela ſuffit; mais pour les hommes il y a des bagatelles qui ſont auſſi reſpectables que les devoirs les plus eſſentiels de la probité; on fait mal juger du reſte, quand on les néglige. Une de celles-là, c'eſt de s'aſſortir. C'eſt le moyen de ne pas changer. Un homme vicieux eſt bien avec une femme vicieuſe; un homme lâche, avec des De***; un homme ſans honneur avec une femme deshonorée; un homme vil avec des femmes de rien, dont tout répond à la naiſſance, à la famille & à l'éducation. Les hommes aimables ne le ſont que quand leur choix répond à l'opinion qu'ils ont donnée d'eux; les mauvais ſoupçons ne doi-

vent approcher ni d'eux, ni de ce qui leur appartient. J'ai dit dans mes Conſeils que l'on connoiſſoit un homme à ſa maîtreſſe, à ſes amis & à ſes livres, je ne me laſſerai point de le repéter.

L'amour délicat ne peut être ſenti par les perſonnes vicieuſes ; il eſt incompatible avec les mauvaiſes qualités ; auſſi ceux qui en ſont pénétrés, jouiſſent-ils d'un bonheur ignoré de beaucoup de monde. Ceux qui ne le connoiſſent pas, & qui ſont incapables de le connoître, diſent qu'il n'exiſte pas, qu'il eſt extravagant, chimérique, ridicule, je ne ſais quoi encore ; je dis moi, qu'il eſt vrai, qu'il eſt raiſonnable, qu'il exiſte, & qu'il procure beaucoup de plaiſirs. Il y a des femmes qui n'aiment pas le clavecin, parce qu'elles n'en jouent pas. Il en eſt de même de

l'amour délicat; & l'envie n'entre-t'elle pour rien dans le prétendu mépris qu'on en fait?

On s'eſt récrié contre ce que j'ai dit du jeu & de la galanterie dans mon premier ouvrage: on trouve que j'ai traité le jeu trop ſévérement & la galanterie avec trop d'indulgence. Ma raiſon étoit que le jeu eſt une aſſez ſotte occupation, qui dépend de nous, & la galanterie une foibleſſe qui n'eſt point en notre pouvoir; mais un de ces hommes qui parlent de tout ſans ſavoir rien, & qui ſe mêleroient volontiers de conſeiller, s'ils trouvoient les gens diſpoſés à les écouter, ſe chargea de me faire entendre qu'on jouoit ſi généralement, que c'étoit preſque une occupation indiſpenſable qu'on ne pouvoit plus blâmer; il ne s'appercevoit

pas que cette raiſon excuſoit encore plus la galanterie : n'importe, il vouloit qu'on lui donnât des régles pour jouer avec un deſintereſſement, & d'une façon qui ne choquât ni la bonne foi, ni la politeſſe. Mais je ne ſais rien là-deſſus ; je ne joue point, je n'ai jamais joué, & je n'ai qu'un mot, c'eſt que les hommes ſe devroient garder de jouer avec les femmes pour deux raiſons ; la premiére, qu'on n'ignore pas & qu'on peut dire, c'eſt qu'elles jouent mal ; & la ſeconde, qu'on n'ignore pas davantage, mais que l'on ne dit point, c'eſt qu'elles ſont friponnes. Or, la mauvaiſe foi triomphe ordinairement de la maladreſſe, & la fortune eſt toujours pour ceux qui trompent. Les hommes, qui ont leurs raiſons pour perdre au jeu avec les femmes, feroient donc beaucoup mieux de leur ouvrir leur bourſe

ſans cette formalité : ils s'épargneroient de la mauvaiſe humeur & de l'ennui, & ſauroient beaucoup plutôt à quoi s'en tenir. Il y a des joueuſes traitreſſes, qui font eſpérer, en commençant une partie, des choſes dont elles ne ſe ſouviennent plus après, & qui laiſſent perdre à un homme des ſommes conſidérables, ſans que cela tire à conſéquence pour elles. J'ai été à portée de faire ces obſervations, & quelques autres qui me mettroient mon ſexe à dos, ſi je les communiquois; mais je n'en ferai rien. Je dirai ſeulement que le jeu & la chaſſe ſont deux occupations inſipides : malheur à qui ne ſait rien faire de mieux. Toutes les femmes diſent, il faut bien jouer; car que faire ſans cela? La plupart des hommes font le même raiſonnement; & moi je dis, je ne joue point, & je ne m'ennuie jamais : il faut donc

que le jeu ne ſoit pas néceſſaire pour s'amuſer. Il y auroit à cela une mauvaiſe réponſe qu'il faut prévenir. Je crains les médiſans, & les joueuſes médiſent volontiers : on peut jouer & faire tant d'autres choſes en même-tems, comme je l'ai remarqué tout à l'heure. J'avertis donc les joueuſes que je ſuis ſouvent ſeule; que je m'y plais beaucoup; & qu'il y a encore d'autres perſonnes dans le même cas que moi. Les joueuſes prendront la défenſe de leur amuſement; elles feront fort bien, & je les imiterois ſi mes plaiſirs avoient beſoin d'être juſtifiés : mais je ne trouve rien de ſi innocent que de lire, écrire, ſe promener & converſer avec mes amis. La muſique trouve ſon tems. Ces occupations rempliſſent mes jours, & ils paſſent ſans me laiſſer de regret. Ma ſanté s'en trouve bien, moi & mes amis.

Quoique vous penſiez de cet écrit, vous conviendrez que ſi une cométe vaut mieux que mes maximes, pour celles qui paſſent la moitié de leur vie à jouer, en revenche, il vaut encore mieux pour vous, & pour moi qui n'aime pas le jeu, que je me ſois amuſée à les jetter ſur le papier, qu'à faire une cométe. Les joueuſes diront toujours que je ne ſais rien, que je ne ſuis bonne à rien, que je ne ſuis d'aucune reſſource, & qu'elles ne comprennent pas comment on peut ſupporter ma ſociété; qu'elles diſent, mes amis ne les en croiront pas davantage, & cela me ſuffit.

Les hommes ont ſi mauvaiſe opinion de l'eſprit des femmes, qu'ils nous font des Livres à part, des méthodes particuliéres, comme l'on fait aux enfans des Catéchiſmes à leur portée.

Il eſt quelquefois néceſſaire d'amuſer l'attention des autres, pour les écarter d'un objet principal : on détourne adroitement une converſation où l'on auroit été obligé de convenir de choſes deſagréables : on conduit par des voies détournées à des propoſitions qu'on auroit éludées, ſi on les eut preſſenties. Voilà de toutes les fineſſes la plus pardonnable, & la moins difficile à pratiquer, à moins que ceux à qui l'on a affaire, n'aient une extrême pénétration, & un grand interêt à ne ſe point laiſſer conduire : c'eſt un talent eſſentiel aux perſonnes en place. Communiquer ſes idées & ſes deſſeins, c'eſt vouloir être devancé : cette eſpéce de vol eſt fort ordinaire, & un de ceux dont on ne ſe fait aucune conſcience.

Toute la bonne conduite imagina-

ble ne donne pas le bonheur : il dépend d'une certaine combinaiſon d'événemens que nous ne pouvons ni empêcher ni prévoir. Nous croyons conduire les choſes, & ce ſont elles qui nous ménent ; & delà il arrive qu'un ſot jouit d'une fortune immenſe, tandis qu'un homme rare languit dans la miſére. Nous avons vu des femmes d'un mérite fort ordinaire, & d'une figure aſſez médiocre, devenir ce que d'autres méritoient par les avantages d'une belle figure & d'une ame encore plus belle. C'eſt le hazard ſeul qui nous donne la Nobleſſe du ſang, les qualités de l'eſprit, & peut-être celles du cœur ; c'eſt le hazard qui nous conduit ; c'eſt le hazard qui nous fait préſent de la beauté, des richeſſes & des dignités ; tout dépend du hazard. Si la bonne conduite nous met quelquefois au-deſ-

ſus de ſes caprices, c'eſt encore un de ſes effets. Je ne connois de puiſſance à lui oppoſer, que l'étude des conjonctures & qu'une conduite inconſtante comme elles : mais il faudroit pour cela n'avoir ni paſſions, ni attachemens, ni diſtractions, c'eſt-à-dire, être dans un état imaginaire. Que faire donc ? abandonner tout au hazard ; c'eſt quelquefois le mieux. Il nous ſert ſouvent mieux que nos vertus, ou nos vices : mais qu'eſt-ce que le hazard ? Je ne me mêlerai pas d'en donner une définition. Je la laiſſe à chercher aux Philoſophes du premier ordre ; je ſais ſeulement qu'il eſt, & qu'il faudroit peut-être remonter juſqu'au méchaniſme univerſel pour dire ce que c'eſt.

Tout le monde dit : je crois que ſi j'étois riche, je ferois un bon uſage de mes richeſſes. Je ſuis un peu ſurpriſe

que tant de gens qui ne ſont propres à rien, ſe croient capables d'une choſe ſi difficile : il faut de la bonté de cœur pour obliger : il faut du diſcernement pour choiſir ceux qui le méritent : il faut du gout pour ſe procurer des amuſemens & des plaiſirs délicats & ſenſés. Car que faire de ſes richeſſes, ſi on ne les met à ces emplois ? Et tous ces gens qui ſe vantent d'en connoître l'uſage, ont-ils donc de la bonté de cœur, du diſcernement & du gout ? Je vois tous les jours des gens qui jouiſſent d'un revenu conſidérable, & qui vivent très-meſquinement : ils ne ſavent ni dépenſer, ni ordonner dans leur domeſtique : ils s'ennuient de la Ville au Printems : ils vont à la Campagne ſans profiter de ſes agrémens : ils paſſent les plus belles heures au jeu, & reviennent à Paris reprendre le même ennui. Ils vont à

l'Opera ſans gout pour la Muſique; à la Comédie parce qu'il faut bien aller quelque part. Ils ont des Livres ſans lire, des Maîtreſſes ſans aimer, des amis ſans leur rendre ni en recevoir aucuns ſervices, des meubles magnifiqués ſans être commodes; tout ſe reſſent de leur indolence, du défaut de gout, d'une ſordide économie : ils ont cent mille livres de rente; mais ils boivent, mangent, ſe proménent, ſe lévent, ſe couchent, vivent, meurent, comme s'ils n'en avoient que vingt mille. Que font-ils du reſte? A quoi leur ſert-il? à remplir des coffres : mais tout le monde eſt capable de cet emploi; & ſi c'eſt là le bon, tout le monde a raiſon de dire; ſi j'étois riche, je crois que je me ferois honneur de mes richeſſes.

Quelque riche que l'on ſoit, on a tort

de quitter avec regret une vie au bonheur de laquelle on ignoroit l'art de faire ſervir les richeſſes : quand on vit inſipidement, qu'a-t'on à faire de mieux, que de ceſſer de vivre ? Il me ſemble que la mort ne devroit être à redouter, que pour les voluptueux délicats : l'air qu'ils reſpirent eſt un parfum délicieux, dont je ne ſerois point ſurpriſe qu'ils viſſent avec peine la vapeur s'exhaler.

On me demandoit raiſon de mon averſion pour la foule des hommes. Je hais la multitude, répondis-je, parce que plus il y a d'hommes raſſemblés, plus il y a de vices, de ridicules, de défauts, de ſottiſes enſemble. Si la raiſon me dit qu'il y a actuellement dans cette foule des gens d'eſprit, de cœur, d'honneur, & peut-être mes amis, je la hais encore davantage en ce qu'elle

me dérobe & confond des perſonnes qui me ſont cheres, & que je ne les retrouve plus. Ce ſentiment eſt ſi vrai, que mon viſage s'éclaircit, mon humeur ceſſe, je reprens ma gayeté accoutumée, je pardonne à la foule ; ſi par hazard je viens à y découvrir un des miens, alors toutes mes puiſſances ſe raſſemblent ſur lui, je le ſépare de la cohue qui l'environne ; je ne vois plus que lui. Mais admirez la bizarrerie de mon eſprit, ou plutôt de mon cœur. Si cet homme cher, eſtimé, ſe tire de la multitude & vient ſe placer à mes côtés, alors je redouble de mépris pour elle, mon averſion eſt plus forte qu'auparavant; je ſonge que s'il pouvoit y avoir quelques vertus, parmi beaucoup de vices, à préſent que mon ami n'y eſt plus, il y a plus de vices que d'hommes. La violence de ce ſen-

timent eſt pouſſée à un tel dégré, que ſi je voyois de quelque lieu élevé un peuple aſſemblé; que j'euſſe autour de moi toutes les perſonnes auxquelles je m'intereſſe, & que je puſſe anéantir le reſte par un ſeul mouvement de ma volonté, je ne doute nullement que le mépris ne me fît commettre l'action la plus horrible, en exterminant toute cette foule, & que nous ne reſtaſſions ſeuls au monde, moi & mes amis. Je ſens que je ne me corrigerai jamais de cette averſion pour le genre humain; car le genre humain reſtera vraiſemblablement comme il eſt.

Je me ſuis encore interrogée ſur mon averſion pour l'humanité, & j'en ai découvert une ſeconde raiſon, c'eſt l'amour-propre. Qu'il me fût poſſible d'avoir la plus belle figure, un rang

au-deſſus des autres, enfin tout ce qui attire les yeux ; alors plus il y auroit de monde, plus les hommages que je recevrois augmenteroient ma ſatisfaction : mais l'idée de me voir partie de la multitude ſans en être diſtinguée, mortifie ma vanité, & me donne une ſorte d'indignation pour la foule. J'ai reconnu la vérité de ce que j'avance dans de certains jours, où j'avois plus d'éclat qu'à l'ordinaire ; j'étois piquée qu'il n'y eut pas plus de monde où je me trouvois, & les éloges de mes amis ſuffiſoient à peine pour me dédommager de ceux des autres que je perdois. Je ne ſuis pourtant pas coquette ; mais je ſuis femme, & fâchée de l'être comme toutes les autres.

Il y a des perſonnes nées avec toutes les diſpoſitions poſſibles aux belles

les choſes, qui aiment les vertus & la gloire, qui n'accordent leur admiration qu'à la perfection, à qui il faut de l'excellent. Sont-elles ſans défauts? Non, elles en ont; mais je les aimerois mieux que les vertus du peuple : il y a juſques dans leurs moindres fantaiſies une délicateſſe de gout, qui les ſauve de la cenſure des eſprits fins. Je crois qu'une ſociété rare, c'eſt la ſociété de ces perſonnes, & de celles qui ſavent les excuſer.

FIN.

BRITISH MUSEUM 4 OCT 70

TABLE

Des Matiéres miſes par ordre alphabétique.

ABandonner les choſes trop difficiles, 73
Academies, 14, 15
Actions belles, 22
bonnes & mauvaiſes, 103
Admiration; ſa ſource, 113
Age, 31
Allemands, 9
Amans, 106
Amans têtus, 144
Ambition cachée, 115
Amis, 184
Amitié, 69, 100, 105, 205
Amour, 24, 25, 53, 83, 120, 154, 207, 210
Amour-propre, utile, 183
Antipatie, 98
Ariſtipe, 165
Arithmétique fauſſe, 163
Aſſemblées, 141
Aſſurance, 23
Attachement, 120
Attentions, 57, 196

Avantageux, 138
Avarice, 16, 130
Aveuglement outré, 95

BEauté des actions, 45, 46
Bénéfices, 62
Bienveillance, 35
Bonheur, 35, 163
d'où il dépend, 217

CAlomniateurs, 56
Calomnies, 77, 78
Candeur feinte, 206
Caprices, 194
Caractères, (les) 5
de l'ouvrage, 6
(étude des) 11, 15
(gens sans) 203
Célibat, 178
Chagrins, 57
Chasse, 213
Chasteté, 121
Châtimens, 12
Choix, 27, 185
Clarté du discours, 99
Collége, 11, 12
Comédiens, 34
Cométe, 215
Commander à sa phisionomie, 207
Communiquer ses idées, 216

Compagnie bonne, 156
Concurrence à charge, 91
Confiance, 205
Connoiſſances, 184
Conquête, 26
Conſeils, 7, 119
à une amie, 6
Conſolations, 198
Conſtance décriée, 123
Contrariété, 134
Courage, 16, 124, 189
Couvent, 15
Crédulité, 76, 77
Critique, 8

DAte à prendre, 28
Défaite, 108
Défauts, 55, 56
néceſſaires, 203
Dépendance, 83
Déſirs, 112
Déſolation, 54
Deſſinateur, 45
Dettes, 78
Deviner juſte, 185
Dévotes, 156
Diogéne, 165
Diſcrétion, 121
Diſgrace, 35, 116
Diſſimulation, 70, 122
bonne, 146, 147

Divorce, 206
Docilité, 7
Domeſtiques, 193
Donner au hazard, 136

Eclairciſſemens fâcheux, 132
Education, 6, 9, 10, 11, 12, 13
Eloges outrés, 97
Enfans de qualité, 18, 19
riches mal élevés, 182
Engagemens, 99
Ennui des autres fatigues, 90
Entêtemens, 119
Entrepriſes difficiles, 138
Envie, 133, 138, 192
bornée, 25
Epictéte, 164
Epreuve, 164
Equité, 192
Erreur douce, 95
Eſprit, 79, 106, 135, 136
des Loix, 206
Etat Eccléſiaſtique, 17
Etourderie, 69
Evénemens qui conſternent, 85
Exagérer, 125
Examen deſintereſſé, 175
Excuſes, 89, 108
Exemple, 36, 141
Expédiens, 118

FAmilles peu nombreuſes, 205
Fantaiſies, 199
paſſent, 26
Faſte, 79
Faveur, 116
Favori, 116
Félicité, 166
Femmes envieuſes, 29, 30
laides, 29
ſuperficielles, 80
vindicatives, 55
Fermeté, 86
Fidélité ſuſpecte, 29
Fierté, 20, 21, 22, 60
Figure, 38
Fineſſe, 69
la plus pardonnable, 216
Flatterie, 20
Flatteur, 75
Folie, 96
Fortune, 68, 74, 120
Fortunes rapides, 181
Foule haïſſable, 221, 222, & ſuiv.
François I. 115
Frayeur de la mort, 180
Fripons, 78

GAlanterie, 66, 211
Généalogie, 187
Généroſité, 24

Gout hazardé, 98
Gout pris pour de l'amour, 26
Gouteux, 91
Gouverneurs, 9, 10
Graces, 58, 62, 76
Grandeur; ſes inconvéniens, 23
Grand jour dangereux, 23
Grands, 13, 21, 60
Grands hommes, 80
Grands humiliés, 88
Gravité, 108
Guignon, 159

HAbillement, 114
Haine, 52, 98
Hauteur, 155
Hazard; ce que c'eſt, 217
Hipocriſie, 138
Hommes inſolens, 155
communs, 157
Honneur, 50
Honte, 159
Humeur, 92

IDole, 89
Jeu, 211
Ignorance ſimulée, 206
Imitateur, 60
Imperfections, 105
Importance, 18

Importunité réuſſit, 183
Importuns, 145
Incrédulité, 76
adroite, 93
Indiſcrétion, 24, 27, 28
Indifférence, 26, 86
Indulgence des hommes, 29
Inégalité, 191
Infortune, 118
Ingratitude, 133
Inſenſibilité, 25, 82
Inſociables, 185
Inſtinct, 193
Inſulter au malheur, 117
Intentions (bonnes) ſuſpectes, 182
Joueurs, 38
Jouiſſance, 42
Italiens, 33
Jugemens, 102, 103
intérieurs, 137
précipités, 146
Juges impertinens, 98

LA Fontaine, 43
Laideur, 92
Langues, 12, 13
Lettres, (gens de) 202
Liaiſons, 23
Liberté, 50
Libertines, 156
Lier ceux qu'on aime, 87

Livres pour les femmes, 215
Loix douces, 206
Louanges, 31, 32, 33, 74
Louer les abſens, 86

MAlheureux, 54
Mariage, 51, 104, 178
Mari, 105
Maupertuis, (de) 167
Maximes, 9
Méchanceté, 112
Méchans, 70, 125 & ſuiv.
Méchans Juges, 88
Médiſance, 20, 32, 67
Méfiance de ſoi, 23
Menſonge, 33
Mépris, 133
  inſinué, 18, 19
Mérite, 12
  exceſſif, 25
  rare, 183
  perſécuté, 55
Montagne, 64, 162
Monteſquieu, 206
Morale, 163
Mort, 55, 112, 127, 129, 130, 138, 164

NAiſſance, 17, 18, 19, 20
Navarre, (Reine de) 155

OBliger, 24
Obſcurité, 39, 40
Obſerver, (s') 196
Occaſions, 81
Offenſes, 123
Officiers, 12, 13, 62, 200
Oracles, 99
Oraiſons funébres, 129
Originaux, 157
Ovide, 43

PArdon, 66
Parens déraiſonnables, 19, 20
Pareſſe; vice niais, 89
Paſſions, 34, 122, 130
dominantes, 84
durent, 26
Patience, 67
Peine, 164
Pénétration, 34, 35
Penſées vieilliſſent, 72
Penſer, 57
Penſions, 62, 109
Perfections, 119
Peur, 111
Philippe II. 117
Philoſophie, 82, 163, 179
Phiſionomies, 98
Pigal, 113
Pigmées, 82

Pimentel, 117
Plaire, 24, 144
Plaiſirs, 41, 42, 57, 164
Pleurs ridicules, 139
Politeſſe, 66
Politique des femmes, 23
Préférences flattent, 28
Prendre ſon parti, 82
Preſſentiment, 35
Prêter aux indifférens, 75
Prévenir, 58
Probité, 46, 121
Projets, 37
Promeſſes conditionnelles, 151, 153
fauſſes, 34
Protecteurs, 35

RAilleries, 108
Ramper, 197
Redites, 72
Refus, 58, 59
Religion, 12, 15
Remédes, 197
Remords, 75
Reproches, 110
Réputation, 71, 142
Reſpect, 83, 156
Retraite faite à propos, 111
Revenir ſur ſes fautes, 87
Richeſſes, 18
Ridicules, 74

Rire, 139
Robe, 17

SAgeſſe déplacée, 96
Saiſir le moment, 76
Sang froid, 44
Science, 13
Scrupule, 75
Secret, 61
Sentir, 57
Sermens, 148
Services, 9, 13, 15, 87
Singularité, 41, 157
Société des ſots, 141
Sottiſes, 73, 123
Sots, 70, 71, 72
Soupçon, 56
Suffire à ce qu'on tente, 82
Suicide, 172
Supériorité, 25, 146

TEms; tout a ſon tems, 157
Tendreſſe, 83
Tibulle, 43
Tic remarquable, 177
Titres, 132
Ton, 62 & ſuiv.
Tribunal incorruptible, 97

VAleur, 121
Vengeance, 52
punie, 55
Venir après les autres, 60
Vérité, 32, 70
Vertus, 45, 50, 64, 95, 120, 125, 160
Vice, 95, 160
Vie, 50, 164 & ſuiv.
(peinture de la) 92
Violence, 198
Univerſalité des talens; chimére, 79
Volupté, 41, 42, 43
Voyage conſeillé, 114
Uſer bien des richeſſes, 218
choſe rare, 219

Fin de la Table des Matières.

BRITISH MUSEUM
4 OCT 70